

HABAYIT HAYÉHOUDI

L'ÉCHANGE OU L'ART DU PARTAGE

Livre de référence sur l'harmonie du couple



Editions Torah-Box

HABAYIT HAYÉHOUDI

L'ÉCHANGE OU L'ART DU PARTAGE



Torah-Box.com
diffusion du judaïsme aux francophones

AUTEUR
Rav Sim'ha COHEN

•

TRADUCTION
Guila PELL

•

RELECTURE
Elodie BENATAR

•

COUVERTURE
Cynthia SEBBAH

•

DIRECTION
Binyamin BENHAMOU

Publié et distribué par les
EDITIONS TORAH-BOX

France
Tél.: 01.80.91.62.91

Israël
Tél.: 077.466.03.32

contact@torah-box.com
www.torah-box.com

© Copyright 2016 / Torah-Box

•

Imprimé en Israël

*Ce livre comporte des textes saints, veuillez ne pas le jeter n'importe où,
ni le transporter d'un domaine public à un domaine privé pendant Chabbath.*

Note de l'éditeur

L'harmonie dans le couple est depuis toujours la pierre angulaire du foyer. Aharon haCohen, outre ses immenses responsabilités, s'attelait toujours à rétablir la paix entre un homme et sa femme.

Les Éditions Torah-Box ont le mérite de proposer au public francophone, la source des livres sur le thème du Chalom Bayit. Traduit en plusieurs langues, cet ouvrage a permis à des milliers de personnes de connaître le bonheur conjugal.

A l'image d'un grand-prêtre, l'auteur Rav Sim'ha Cohen oeuvre depuis toujours pour accroître la paix dans les maisons d'Israël.

Ce livre est la "Bible de l'harmonie du foyer" ! Vous avez entre les mains un outil de développement personnel et de connaissance de soi. Avec finesse et à l'aide d'histoires vécues, il répondra aux questions que vous pouvez vous poser :

- Comment bien choisir son conjoint ?
- De quoi l'autre a besoin ?
- Quelles sont les différences homme / femme ?
- Quelle est la force d'un compliment ?
- Comment faire une critique ?
- Dois-je me soumettre à mes beaux-parents ?

Comme nous le rappelle le Maharal de Prague : « La joie tend à ceux qui poursuivent la paix ».

Puisse ce livre, approuvé par le Rav Wolbe, aider chacun de nous à accroître la Présence Divine dans son foyer et à exprimer l'immense potentiel qui est en nous.

להגדיל תורה ולהأدירה
L'équipe Torah-Box

**Lettre d'approbation de mon Maître,
RABBI CHLOMO WOLBE**

Le 2 Sivan 5754

À mon cher et estimé ami, Rav Sim'ha Cohen ז"ל, qui par le plaisir que procurent ses paroles, rapproche les masses vers leur Père céleste, paix et nombreuses bénédictions !

Depuis de longues années, j'assiste à votre avancée, à vos actions bénies de rapprochement [vers la Torah], de direction de votre Yéchiva Nétivot 'Olam, et je me réjouis de votre succès, acquis avec l'aide du Ciel. Vous m'avez conféré l'honneur de me faire lire votre ouvrage, qui est un guide du mariage. Il est le fruit de vos conférences sur ce thème et de vos thérapies des problèmes conjugaux soumis à vos soins. Votre livre est d'une extrême importance, et tous les époux tireront un profit considérable de l'instruction et des conseils pratiques que vous y dispensez. Vous avez eu la clairvoyance d'y aborder les multiples problèmes surgissant dans tout foyer et vous y indiquez avec sagacité le moyen d'y remédier.

Que Hachem vous assiste et vous permette de poursuivre votre tâche bénie ! Et puissiez-vous mériter toujours de compter parmi ceux qui, "ayant dirigé la multitude dans le droit chemin, resplendiront comme les étoiles, à tout jamais".

Soyez assuré de mon affection et de mon estime

Chlomo Wolbe

Que ce livre contribue à la réussite de la
Yéchiva « Vayizra' Itshak »

Centre d'étude de Torah pour Francophones à Jérusalem
sous l'enseignement du rav Eliezer FALK

à la mémoire de
M. & Mme Jacques -Itshak- BENHAMOU

au Roch-Collel :

Rav Eliezer FALK

aux Rabbanim :

Rav Tséma'h ELBAZ

Rav 'Haïm BENMOCHÉ

Rav Tsvi BREISACHER

Rav Eliahou UZAN

et à leurs chers étudiants assidus et dévoués pour la Torah :

Rabbi Michael ABITBOL

Rabbi Mikhael ALLOUCHE

Rabbi Yona ATHLAN

Rabbi Moché AVIDAN

Rabbi Binyamin BENHAMOU

Rabbi David BRAHAMI

Rabbi Mikhael COHEN

Rabbi Yaron COHEN

Rabbi Anthony COOPMANS

Rabbi Binyamin JAMY

Rabbi Its'hak KOUHANA

Rabbi David SITBON

Rabbi Nethanel OUALID

Rabbi Nathan SABBAH

Rabbi Lionel SELLEM

Rabbi Mordékhai STEBOUN

Rabbi Itshak ZAFRAN

Rabbi Emmanuel ZAOUI

*Qu'ils puissent grandir ensemble
dans la Torah et la Crainte du Ciel.*

TABLE DES MATIÈRES

• Chapitre 1 : Chiddoukhim	p.15
Les difficultés à trouver un conjoint adéquat	p.17
Perception du futur conjoint	p.20
Du site touristique au domicile fixe...	p.21
Déformation des proportions	p.22
Une assurance trompeuse	p.25
L'attrirance des contraires	p.26
Influence inconsciente sur le choix du conjoint	p.27
Le véritable examen : après le mariage	p.28
Éléments d'harmonisation des conjoints	p.30
Conversations	p.32
Hésitations	p.33
La décision	p.36
Intervention des parents	p.36
Attention aux amis et aux proches !	p.37
Après les fiançailles	p.38
Préparation au mariage	p.39
• Chapitre 2 : Le besoin : point d'ancreage	p.41
Donner en respectant les goûts du bénéficiaire	p.47
Donner à l'autre ce qu'il désire recevoir	p.50
Dire à l'autre ce qu'il veut entendre	p.52
Les faux prétextes	p.53
"La référence, c'est moi"	p.56
Influence du besoin sur l'élection du conjoint	p.57
Exprimer clairement ses besoins	p.61
Rejet	p.62
La moitié suffit	p.63

• Chapitre 3 : Association entre mari et femme	p.65
La "permanente" et le "bénévole"	p.69
Ce qui incite la femme à raconter	p.72
Le mari pragmatique	p.74
Le mari et l'économie familiale	p.80
Conclusion	p.82
• Chapitre 4 : Besoins "masculins" et besoins "féminins"	p.83
Agrément et solitude propres au mariage	p.86
Besoins connectifs	p.87
Besoins "masculins" ou "féminins"	p.89
Besoins masculins	p.91
L'inquiétude	p.91
Le besoin masculin le plus puissant	p.92
Besoins féminins	p.94
Acquiescement, et surtout reconnaissance des difficultés	p.95
Amour et pitié	p.96
Besoins opposés	p.97
Incompréhension	p.100
Le "merci" – un besoin masculin	p.102
Barrage affectif empêchant la femme de dire merci	p.103
Qui doit aller vers qui ?	p.104
Solliciter de l'aide	p.104
• Chapitre 5 : Le dialogue conjugal	p.107
Qu'est-ce qui se cache derrière le dialogue conjugal ?	p.109
Le mari n'est pas "connecté" à sa femme	p.111
Besoin de conversation et de sentiment d'attachement	p.113
Promouvoir la conversation	p.114
L'écoute active	p.115

• Chapitre 6 : Sentiments	p.117
Introduction	p.119
Le compliment en tant que besoin	p.121
Le compliment en tant qu'acte de bienfaisance	p.122
Le compliment en tant que lien	p.126
Le compliment en tant qu'encouragement à l'action	p.128
Le compliment en tant que moyen de persuasion	p.131
Pourquoi est-il si difficile de complimenter ?	p.133
L'absence de compliments et ses effets	p.135
Les compliments préservent du refus	p.136
Les compliments comme barrage à la critique	p.136
Adapter le compliment	p.138
Intériorisation du compliment	p.144
Le compliment exagéré	p.145
Compliments à double tranchant	p.147
Compliments vexants	p.148
Compliment "par analogie"	p.149
Compliments indirects	p.149
Un visage avenant	p.150
"Self-compliment"	p.151
Confiance en soi et auto-compliments	p.152
Attention à l'usage externe !	p.152
"Elle risque d'en profiter"...	p.154
Rejet du compliment	p.154
Encourager au compliment	p.157
Obstacles à l'encouragement	p.158
Influence de la parole sur le locuteur	p.160
Vérité ou mensonge du compliment	p.162
Lui dire ce qu'il veut entendre	p.163
Aharon : qui aime la paix et la poursuit	p.165
Une part supplémentaire de Chékhina	p.168

• Chapitre 7 : Lien spirituel	p.171
Introduction	p.173
Développement du lien spirituel dans le mariage	p.176
Construction du lien spirituel sur deux plans	p.181
Les CD et DVD	p.183
S'affairer ensemble aux Mitsvot	p.183
Les aspirations spirituelles de la femme	p.184
Installer la Chékhina en son foyer par l'étude	p.185
Gérer son rythme...	p.186
Comment s'"aérer" ?	p.187
Sorties à deux	p.188
• Chapitre 8 : La critique... un art !	p.191
Introduction	p.193
L'importance de la critique	p.194
Les réticences à la critique	p.195
Comment critiquer ?	p.203
Importance de l'entrée en matière	p.205
Critiquer l'action et non son auteur	p.207
Critique explicite	p.208
Critique injuste	p.211
Compétition dans la critique	p.212
Origines de la critique	p.214
"Pourquoi ?" en guise de critique	p.215
Les situations où la critique est à proscrire	p.215
Laissez parler l'autre !	p.218
Reconnaître la vérité	p.222
On ne l'y reprendra plus...	p.223
Focaliser sa critique	p.224
Critique "justifiées"	p.225
Critique relevant de la Halakha	p.225
Attention, critique !	p.226
Influence de la critique sur les enfants	p.228
Affronter un conjoint qui se complaît dans la critique	p.229

• Chapitre 9 : Colère	p.231
La colère comme moyen d'expression	p.234
Quand est-il permis de se mettre en colère ?	p.235
Comment "faire semblant" ?...	p.237
Colère disproportionnée	p.239
Louanges dangereuses	p.241
Une courte pause avant l'éclat !	p.242
D'autres conseils pour s'arrêter à temps...	p.243
Insultes	p.244
Le mépris n'encourage pas à l'amélioration !	p.246
Quand on se met à croire ce qu'on nous assène...	p.247
L'appréciation : un besoin vital	p.247
"Court-circuit" ...	p.248
Longanimité	p.249
"Le joug – c'est la femme"	p.249
• Chapitre 10 : Réconciliation	p.253
Introduction	p.255
Demander pardon	p.258
Ils ne reconnaissent pas leur erreur	p.259
Pourquoi est-il difficile de demander pardon ?	p.261
Lorsque l'on tarde à demander pardon...	p.263
L'influence des parents	p.264
Difficultés venant du conjoint	p.265
Réticences dues à un précédent	p.267
Réticences à accepter entièrement les excuses	p.268
La tête a pardonné, mais non le cœur...	p.270
L'art de savoir demander pardon	p.274
Encourager l'autre à s'excuser	p.275
• Chapitre 11 : Dialogue	p.279
Introduction	p.281
Profession : parler !	p.284
Dialoguer selon les règles de l'art	p.287

Approches masculine et féminine	p.289
Dialogue quotidien	p.292
Créer une ambiance de dialogue	p.295
Mener la discussion "de main de maître"	p.301
Se mettre en "condition" de dialogue	p.304
Temps fixes de conversation	p.305
Conversation sur le travail	p.307
De ces choses dont on n'aime guère parler...	p.308
La discussion comme procédé "libérateur"...	p.310
• Chapitre 12 : Débat	p.317
Pourquoi est-il difficile de tomber d'accord ?	p.320
Références individuelles	p.322
Déménager ou ne pas déménager...	p.326
Sollicitation mal à propos	p.330
Difficultés d'ordre sentimental à se laisser convaincre	p.330
Se réjouir avec son ami	p.332
L'appréciation menant à l'approbation	p.332
Ne débattre que de ce qui est réellement essentiel !	p.334
Difficultés à faire passer un message	p.335
Attention au préambule !	p.337
Pour un bon déroulement du débat...	p.338
Neutraliser les difficultés d'ordre sentimental	p.340
Tu n'as pas raison...	p.340
Neutraliser les entraves psychologiques	p.345
Se laisser convaincre seul	p.346
Créer l'ouverture	p.347
Répéter les propos du conjoint	p.349
Convaincre d'autres personnes	p.350
Présenter les choses de façon précise	p.351
Mensonge	p.351
Usage des exemples dans le débat	p.353

Regrets de s'être laissé convaincre	p.355
Silence et parole acerbe	p.355
Réactions inattendues	p.357
Requête	p.359
 • Chapitre 13 : Expectatives	 p.363
S'affranchir de ses attentes	p.371
 • Chapitre 14 : Donner et prendre	 p.375
L'égoïsme dans le don	p.377
L'égoïsme dans le mariage	p.377
L'amour du "donneur" pour le "receveur"	p.381
L'influence affective du "donner" et du "prendre"	p.383
Le don qui incite à la haine	p.384
Dès qu'il veut quelque chose, il se met à crier	p.386
Ordre	p.387
Besoin ou volonté ?	p.388
Demande en douceur	p.392
Comment demander ?	p.395
Soyons explicites !	p.397
"Fais-moi cette Mitsva"	p.398
Peur de se décréditer	p.399
La motivation masculine	p.399
Qui donne le plus ?	p.401
Que procure le don au donneur ?	p.405
Tout dépend du "comment"...	p.407
 • Glossaire	 p.415



Chapitre 1 : **Chiddoukhim**

*Les difficultés à trouver un conjoint adéquat
Perception du futur conjoint
Du site touristique au domicile fixe...
Déformation des proportions
Une assurance trompeuse
L'attrirance des contraires
Influence inconsciente sur le choix du conjoint
Le véritable examen : après le mariage
Éléments d'harmonisation des conjoints
Conversations
Hésitations
La décision
Intervention des parents
Attention aux amis et aux proches !
Après les fiançailles
Préparation au mariage*



Eliézer, le serviteur d'Avraham, est le premier *Chadkhan* (marieur) de notre histoire. Son maître l'avait envoyé en mission à 'Haran afin qu'il y trouve une épouse digne de notre patriarche Its'hak. Même après avoir compris qu'il la trouverait dans la famille d'Avraham, Eliézer ne s'est pas contenté de ce critère ancestral pour choisir la Kalla. Il a voulu s'assurer de la compatibilité de la future épouse avec le foyer de son maître, dont les aspirations étaient toute générosité et bienfaisance. Cette première entremise matrimoniale n'a pas présenté les "difficultés assimilables à la séparation de la Mer rouge" – expression par laquelle notre tradition désigne les obstacles qui marquent généralement les *Chiddoukhim* et la recherche de l'épouse adéquate.

La prière d'Eliézer fut rapidement exaucée ; le Saint bénit soit-Il lui présenta aussitôt la jeune fille idéale pour Its'hak. Non seulement elle était de sa famille, mais elle répondait en tous points aux exigences qu'Eliézer avait établies pour élire celle destinée à former un maillon si important dans la chaîne des Matriarches.

Les difficultés à trouver un conjoint adéquat

Tout le monde n'a pas le mérite de jouir des services d'un médiateur comme Eliézer, à la prière duquel Hachem accéda immédiatement en plaçant devant lui la jeune fille destinée à Its'hak. Tout le monde n'a pas non plus la chance d'être uni à un conjoint qui s'harmonise parfaitement avec sa sensibilité et ses exigences particulières. "Tout comme leurs visages se distinguent, leurs caractères diffèrent" affirment nos Maîtres pour décrire le genre humain (*Brakhot* 58b). Personne n'est disposé à signer un contrat d'association qui l'astreindrait pendant 80 ans à des devoirs de l'ordre de ceux du mariage. Une collaboration l'engageant à rentrer chaque jour à la maison, lui imposant de convenir avec son partenaire de l'heure du retour au foyer, l'obligeant à partager tout ce qu'il possède et surtout... tout ce qu'il ne possède pas, etc. Et si nul n'est prêt à signer un tel engagement réciproque, c'est parce que le Créateur du monde

a doté chaque être humain d'une spécificité, d'une unicité qui le rend forcément différent de l'autre.

Mais comment peut-on alors espérer que les membres du couple parviennent à s'accorder ? On voit bien que même les enfants issus d'une même famille ne fraternisent pas nécessairement alors que nés des mêmes parents ! N'ont-ils pas grandi au sein d'un même foyer, ne sont-ils pas originaires d'une communauté identique ? Ils ont été accoutumés à la même cuisine, aux mêmes habitudes domestiques et ont, le plus souvent, fréquenté les mêmes écoles. Or rares sont ceux qui entretiennent sur une longue durée et dans des conditions astreignantes comparables à celles du mariage des relations fraternelles harmonieuses.

Si leurs antécédents communs ne garantissent pas l'entente entre deux frères, comment espérer que les conjoints réussissent à ériger leur foyer et à partager harmonieusement leur existence durant une si longue période ? Chacun a évolué dans une famille différente, avec des idées et des critères de valeurs différents, des évènements et des expériences spécifiques qui ont marqué sa personnalité ?

De surcroît, l'un des membres du couple est un homme et l'autre, une femme. En d'autres termes, même lorsque la concorde semble régner entre eux dans de nombreux domaines, elle ne pourra jamais être totale : les attentes de l'homme et celles de la femme diffèrent, tout comme leurs sentiments et leurs visions des choses. Le lien qui les unit ne participe donc pas d'une harmonie absolue.

Dans son *Bérer haGola* (*Bérer* IV), le Maharal décrit cette différence entre les conjoints. L'homme et la femme diffèrent à ce point l'un de l'autre, écrit-il, qu'ils ne pourraient jamais s'accorder entre eux naturellement sans l'intervention de la *Chékhina*, force surnaturelle, pour les lier. Telle est l'affirmation du Maharal pour expliquer cette réponse du *Midrach Raba* à la question de savoir ce que fait Dieu depuis des millénaires, après avoir créé le monde en six jours seulement.

"Il forme des couples – *Mezaveg zivouguim* – : la fille de celui-ci est destinée à un tel !" (*Vayikra Raba* 8, 1)

Cette expression *Mezaveg zivouguim* n'évoque pas seulement la mise en place d'un lien initial entre l'homme et la femme, mais aussi la vigilance et la préoccupation, constantes et ininterrompues, destinées à maintenir et à renforcer cette attache après leur mariage. En effet, la seule production de leur relation première est insuffisante.

Car l'assortiment du couple n'est pas de l'ordre naturel. Cette union et cette association émanent exclusivement de D-ieu. [...] Ainsi, dans שָׁנָה/l'homme et נָשָׁה/la femme se trouve le nom [de D-ieu]

ן-ך – le *Youd* dans l'homme/שָׁנָה et le *hé* dans la femme/נָשָׁה – car c'est Lui qui les relie l'un à l'autre. [...] Cela relève uniquement de l'action de Hachem, béni soit-Il. Or, cette combinaison individuelle est véritablement prodigieuse. Nos Maîtres y ont fait allusion en ces termes (*Sotah* 2) : "L'assortiment des conjoints entre eux est aussi difficile que l'ouverture de la Mer Rouge, comme il est dit" (*Téhilim* 68, 7) : "D-ieu ramène les solitaires au foyer [de l'homme et de la femme, solitaires, Il forme un couple tout comme] Il libère [d'Égypte] les prisonniers [les enfants d'Israël] et leur accorde le bien-être..." L'homme et la femme resteraient isolés, chacun seul, s'Il ne les réunissait pour en former un seul et même être..."

Afin d'aplanir les difficultés naturelles survenant dans la longue vie commune d'un couple, Hachem a conçu le premier d'entre eux en une même créature, dans un seul corps.

Ce n'est qu'après leur création qu'Il les en a séparés les membres (*Béréchit* 1, 27). En revanche, dès l'origine Il a créé les animaux sous forme de paires réunissant un mâle et une femelle qui étaient distincts lors de leur création, et ce du fait qu'ils sont associés par un lien moins profond et pour une durée bien moindre que les humains.. Ces derniers entretiennent leur relation de couple pendant de longues années et dans une multitude d'aspects de leur existence. Cela dit, bien que D-ieu les ait créés au départ en un seul corps, les

conjoints n'en ont pas moins à fournir de nombreux efforts pour mériter qu'il continue d'intervenir dans leur vie commune et qu'il les maintienne unis malgré leurs différences.

Perception du futur conjoint

Quasiment toute personne, une fois mariée, s'aperçoit que son conjoint diffère, légèrement ou considérablement, de l'image qu'elle en avait eue avant le mariage. Elle le trouve alors, généralement, moins agréable. Cela tend à montrer que les rencontres prénuptiales ne contribuent que faiblement à la découverte réelle du futur partenaire.

Pourquoi est-il si difficile de cerner une personnalité ? Est-il seulement possible de connaître l'autre avant le mariage ? Pour tenter de répondre à ces questions, nous observerons le système de rencontre qui prévaut au sein de la culture occidentale. Nous avons choisi de nous y intéresser parce qu'il donne l'apparence d'une grande "ouverture". Il devrait donc logiquement se révéler plus propice à l'assortiment des époux que le système du *Chiddoukh* en cours dans le monde religieux, et ce pour les raisons suivantes :

1. Le candidat au mariage a besoin, pour opérer son choix, de connaître le caractère de son futur conjoint et son potentiel d'accommodation. Or qui connaît mieux une personne qu'elle-même pour se rendre compte de son assortiment avec l'autre ? Ses parents ou son Rav sont-ils plus compétents en la matière ?

2. L'attache principale, dans le mariage, est le lien sentimental. Celui-ci a une importance décisive pour une association de longue durée entre les gens en général, et entre les personnes mariées en particulier. Or il ne peut être correctement évalué par une simple collecte de renseignements sur le partenaire : il faut le jauger sur le terrain. Une investigation de ce type ne peut être effectuée que par les personnes concernées elles-mêmes, sans l'intervention de tierces personnes, fussent les parents.

Du site touristique au domicile fixe...

En dépit de ses avantages apparents, ce système de rencontre n'apporte rien à l'examen individuel qu'exige le mariage. Ce constat apparaît clairement dans les résultats des sondages où les personnes interrogées ont répondre à la question suivante : "Si vous aviez la possibilité de vous remarier, épouseriez-vous votre conjoint actuel ?" 57% d'entre elles ont répondu par la négative... Et selon les professionnels du conseil matrimonial, le nombre de ceux qui estiment s'être fourvoyés est, en réalité, beaucoup plus élevé. Simplement, ils ne répondent pas par la négative parce qu'ils pensent qu'un autre conjoint ne serait pas forcément meilleur. Pourquoi ces prétendues bonnes conditions de rencontre proposées par la société occidentale entraînent-elles des résultats si décevants ?

À la question : "Qu'est-ce qui vous incite aujourd'hui à voir votre partenaire sous un jour différent ?", les réponses restent floues, du type :

"Ce n'est plus comme avant le mariage."

"Ce n'est plus la même personne."

"C'est seulement après le mariage qu'il s'est montré sous son vrai jour."

D'autres répondent encore : "Même prolongée, la prise de connaissance qui précède le mariage est trop courte relativement à la longue existence commune qui suit."

Cette situation ressemble à celle d'un touriste en visite à l'étranger. Le vacancier jouit de l'ambiance générale, de ses échanges avec les autochtones, des paysages qu'il découvre, tout comme de ses promenades à pied et de ses repas pris au restaurant. De nombreuses années plus tard, il évoquera encore avec nostalgie ces merveilleuses journées. Mais il ne fixera pas pour autant son habitation dans ce pays de rêve où il s'est tant délecté. Il préfère vivre dans sa patrie

d'origine bien qu'il y manque les attraits qui avaient suscité là-bas ses émotions touristiques.

Pourquoi donc ? Parce que les attentes de l'homme, là où il se trouve, dépendent de l'objectif qu'il fixe à sa présence en ce lieu.

Les attentes qu'il a dans un site touristique n'ont rien à voir avec celles de son lieu de résidence habituel. Chez lui par exemple, il ne trouve guère d'agrément à aller manger dans un restaurant proche. De même préfère-t-il généralement employer un moyen de transport plutôt que de devoir faire une longue marche quotidienne, même s'il habite une région dotée de somptueux paysages.

Un autre fait mérite notre attention : nombre d'hommes et de femmes qui se sont connus durant une longue période, dans une ambiance et des conditions qui leur ont procuré la conviction de pouvoir former un couple harmonieux, ont ressenti un changement dans leurs sentiments dès qu'ils se sont engagés à prendre la décision effective de se marier. Cela est dû au fait que c'est uniquement au moment où la démarche du mariage est considérée concrètement que s'éveille la réflexion analysant son conjoint :

"Me convient-elle réellement ?"

"Voudrai-je vraiment qu'il soit le père de mes enfants ?"

"Pourrai-je mener avec lui une relation familiale, chargée d'obligations à long terme ?"

Déformation des proportions

Quand les relations s'enveniment entre les époux, certains se justifient en disant qu'il ne connaissait pas réellement la personnalité de son conjoint avant le mariage. Pourtant chacun admettra qu'il était au fait des traits de caractère généraux de son/sa fiancé(e), qu'ils soient positifs ou négatifs. Il savait si l'autre était dépensier ou économique, calme ou irritable, s'il était influençable ou ferme dans ses opinions,

ouvert à d'autres idées ou enfermé dans sa vision personnelle des choses, etc... D'ailleurs, le fait de percevoir certains défauts semblait lui garantir qu'il avait donc une vision objective de son partenaire. Cela pouvait même le rassurer en lui procurant l'impression qu'il n'était pas "aveuglé" par l'autre.

En réalité, le fait que le conjoint nous paraisse différent après le mariage n'est pas lié à sa propre conduite, mais à un changement d'optique de notre part : ses défauts nous semblent marqués alors que ces qualités semblent moins significatives. Telle est la tendance humaine communément nommée "déformation des proportions". Lorsqu'un homme désire ardemment quelque chose, il y trouve tous les avantages et considère les inconvénients comme subsidiaires ou tout au moins surmontables.

Il en va exactement ainsi du conjoint. Quand on fait sa connaissance, s'il nous plaît, on aura tendance à minimiser ses défauts, mêmes ceux qui sont visibles. On se dira : "Bah, tous les hommes (ou toutes les femmes) sont comme ça." Ou bien l'on pensera secrètement : "J'arriverai à le faire changer après le mariage ; d'ailleurs ne m'a-t-il pas lui-même promis qu'il agirait autrement ?" S'il paraît de pas avoir certaines qualités qui nous tiennent à cœur, on se dira que finalement on peut très bien vivre sans, ou bien l'on ne voudra voir que celles dont il est dotées.

Au lendemain du mariage, les conjoints demeurent tels qu'ils étaient auparavant. C'est seulement notre regard sur eux qui change. Ses qualités qui paraissaient très positives avant les noces semblent désormais insignifiantes ; et à l'inverse, ses défauts apparaissent maintenant rédhibitoires. Les doutes commencent alors à faire surface : la décision d'épouser cet homme ou cette femme était-elle vraiment la bonne ?

Parfois, l'un des candidats au mariage peut présenter à l'autre une aspiration pour laquelle il ne souffrira nul compromis : une assiduité inlassable dans l'étude de la Torah, la fréquentation zélée d'une cour

'Hassidique... Si la personne en face est très tentée par ce *Chiddoukh*, elle risque d'abonder dans son sens et même se persuader qu'elle a elle-même l'intention d'assumer une pareille prétention. Or au fil du mariage, elle peut se révéler incapable de satisfaire une telle attente, ou de tenir les promesses qu'elle avait formulées en toute sincérité. Le sujet deviendra alors une source de tensions dans le couple, malgré la bonne fois des deux parties.

Cela ressemble à la situation d'un homme auquel on présente un paquet en lui demandant de l'amener à un tiers. Lorsqu'il le soupèse, bien que le colis lui paraisse lourd, il estime qu'il pourra le transporter. Au début, la charge lui paraît parfaitement supportable ; mais à mesure que le chemin se prolonge, elle lui semble de plus en plus pesante. Sa bonne volonté à rendre service diminue nettement sous l'effet de sa fatigue qu'il a mal évaluée. C'est le même phénomène qui peut surgir parfois dans les rapports entre époux. En certaines occasions, ils se formulent mutuellement et sincèrement des promesses, mais cela avant d'avoir pu se rendre compte des difficultés qu'elles impliquent. Ce même problème apparaît lors du choix du conjoint. Mû par notre désir de l'épouser, on promet – et l'on se promet – de répondre à ses exigences et à ses besoins. Cependant, une fois que l'on commence à tenir son engagement, on se rend compte que notre bonne volonté ne suffit pas toujours devant les complications susceptibles de surgir.

Cette "déformation des proportions" porte également à conséquence chez ceux qui se marient par *Chiddoukh*. Le désir naturel de se marier entraîne que les traits de caractère de celui qui est proposé apparaissent plus positifs qu'elles ne le sont en réalité. Cette erreur est humaine... Les amis déjà mariés contribuent également à générer cette volonté de se marier. On ne peut pas ignorer l'influence, même faible et inconsciente, qu'exercent les mariages ou les fiançailles de ses amis sur un célibataire : "Quand dansera-t-on autour de moi aussi ?" Cette tendance n'est pas spécifique à notre époque ; elle fait partie des tendances inhérentes à la nature humaine, comme en

témoigne cette citation du *Midrach* : "... Sans la jalousie, le monde ne se maintiendrait pas, car personne ne planterait de verger, nul homme ne prendrait épouse, et aucun individu ne construirait de maison" (*Cho'her Tov* 37, 1 ; *Or'hot Tsadikim, Chaar Hamin'ha*). Contribuent également à cette volonté de se marier au plus vite des pulsions internes ancrées par le Créateur. Parfois aussi, ce sont les difficultés matérielles auxquelles on est confronté qui influencent fortement dans le choix du partenaire s'il jouit d'une situation stable. Et ce bien qu'ils soient tous deux convaincus de se concentrer principalement sur les qualités de la personne rencontrée, et non sur sa situation financière. Enfin, certains sentent leurs propres parents tellement anxieux de les voir toujours célibataires qu'ils auront tendance à se décider au plus vite avec le "premier/ère venu(e)".

Une assurance trompeuse

En dépit de leur manque d'expérience, les deux jeunes qui se rencontrent en *Chiddoukh* regorgent d'assurance. Chacun est convaincu d'être bien au fait des éventuelles difficultés qui pourraient apparaître, au prétexte qu'ils en ont connu d'autres par le passé ? En outre, ils comptent sur leurs études de *Moussar*, à la *Yéchiva* ou au séminaire, pour les aider à surmonter les problèmes relationnels, d'autant plus qu'ils se sentent absolument capables de se dominer. D'ailleurs chacun d'eux a déjà été astreint à se maîtriser dans de nombreuses situations : n'a-t-il (elle) pas su faire preuve de renoncement et de souplesse lors d'une querelle avec ses camarades ?

Même lorsqu'il/elle remarque les défauts du futur parti, il/elle reste assuré(e) que l'on parviendra à l'améliorer après le mariage, sans savoir si l'autre est prêt au moindre changement. Et c'est ainsi qu'après les noces, les difficultés se mettent à surgir quand on pense : "Mon conjoint m'appartient et je suis en droit de le transformer". En effet, cela crée une hostilité chez l'autre qui ressent qu'on refuse de l'accepter tel qu'il est.

L'attrirance des contraires

Les futurs partis commettent parfois l'erreur de s'imaginer que l'on se sent bien avec quelqu'un de différent, au motif que les contraires se complètent. "Nos discussions sont passionnantes. C'est exaltant de l'écouter et de pouvoir entendre des idées absolument inédites ! On ne s'ennuie jamais..." Quoi que partiellement logique, cette perception risque d'induire en erreur. La complémentarité des contraires n'agrémente que certains aspects de l'existence, notamment les discussions érudites à partir d'opinions opposées. Mais ces échanges, si passionnants soient-ils, n'augurent pas de ce qui se passera après le mariage. En effet, la vie commune, sur plusieurs dizaines d'années, ne comprend pas uniquement des échanges d'idées abstraites, mais plutôt des conversations prosaïques. Les contrastes entre des personnalités trop opposées se révèlent alors sous un jour nouveau et il peut devenir très difficile de s'entendre au quotidien.

Autre exemple : une personne qui vient d'une famille peu expansive, ou qui était enfant unique, pourra avoir tendance à rechercher un parti issu d'une famille chaleureuse, où règne une grande solidarité entre frères et sœurs. Mais par la suite, dans le cadre du mariage, une belle-famille chaleureuse risque fort de se révéler lourde à supporter si elle s'immisce trop dans la vie privée de ses membres. Là aussi, il sera difficile de s'adapter à la situation.

Autre cas de figure : une personne très sensible, qui s'enthousiasme et s'émeut à l'excès pourra chercher à se lier à un partenaire calme, voire plutôt froid, en pensant qu'il équilibrera son émotivité, ce qui est effectivement possible. Mais lorsque cette personne s'engagera dans une relation matrimoniale jalonnée de besoins sentimentaux, il est possible que son conjoint réagisse trop froidement à ses yeux. A défaut de l'équilibre qu'elle recherchait, elle sera alors liée à un époux qui ne partagera aucunement ses sentiments.

Influence inconsciente sur le choix du conjoint

Ce genre de considérations sur le choix du conjoint est inconscient. Il arrive d'ailleurs que l'on se sente porté vers son futur partenaire sans même savoir pourquoi. Ce mouvement naturel détient au moins l'avantage de faire progresser la relation entre les conjoints. Néanmoins, ce ne sont pas forcément des garanties de trouver les qualités utiles à l'harmonisation des caractères.

Chacun est à la recherche d'un partenaire qui lui plaise physiquement ; or il est probable que cette attirance soit liée à des influences perçues dans l'enfance. Il est d'ailleurs fréquent que l'on se lie spontanément à une personnalité présentant des ressemblances, mêmes partielles, avec nos parents. Dans tous ces cas, on se sent en fait à l'aise et en sécurité, en "terrain connu".

Notons qu'une personne provoque parfois d'elle-même, sans y prêter attention, l'impression qu'elle donnera à l'autre. Imaginons un homme participant à un cours de formation professionnelle. Dès qu'il entre dans la salle de cours, un participant lui paraît automatiquement sympathique alors qu'un autre lui fait mauvaise impression. Quelques jours plus tard, il lui apparaît que ses intuitions étaient justes : il a plaisir à converser avec le premier alors que le second ne sourit jamais et parle peu. A priori, ses premières impressions semblent être justifiées. Mais en fait notre homme, en préjugéant inconsciemment des qualités et des défauts d'autrui, peut l'inciter à se conduire envers lui conformément à son jugement. Ce phénomène peut jouer sans qu'aucun des deux n'en aient conscience. En fait, le premier étudiant ressemble à une personne qui l'avait aidé par le passé ; c'est pour cette "raison" qu'il lui est apparu sympathique.

Suite à ce verdict inconscient sur sa nature positive, un autre processus s'amorce : quand cette personne le regarde, notre homme, toujours inconsciemment, lui présente un visage avenant, voire lui sourit. Si l'autre lui parle, notre homme est attentif, ce que son interlocuteur perçoit aussi et enclenche chez lui aussi un sentiment

positif sur le nouveau venu. C'est ainsi que se crée et se développe entre eux deux une relation positive.

Quant à l'autre personne sur laquelle notre homme a porté d'emblée une appréciation négative, notre homme l'abordera très froidement. D'ailleurs, sans même y prêter attention, il s'en détournera quand elle parle, pour mieux lui faire comprendre : "Tu n'es pas passionnant ; sois bref et passe à la conclusion !" En réaction, cet individu développera un rapport négatif avec notre étudiant lequel, percevant cette hostilité, ne fera que renforcer ses premières impressions.

Le même processus s'observe dans la rencontre entre un jeune homme et une jeune fille : de façon inconsciente, une part de l'impression positive ou négative qu'ils auront l'un de l'autre sera liée à des personnes de leur passé et à des sentiments qu'ils auront pu conserver à leur égard. Si le visage de l'un apparaît positivement, celui de son interlocuteur émettra en retour des ondes positives. Cela ne fera que faciliter la conversation qui pourra ainsi se dérouler agréablement.

Évidemment, ce sentiment premier n'a rien à voir avec ce qui apparaîtra réellement pendant le mariage, même si notre interlocuteur a paru sympathique : la valeur de cette "grâce" diminuera considérablement au moindre affrontement qui surviendra dans la vie matrimoniale.

Le véritable examen : après le mariage

Trouver un conjoint adéquat et harmonieusement adapté est une véritable gageure ! En pratique, l'homme ne dispose pas d'instruments de mesure et d'observation fiables et précis qui lui permettent de connaître son futur partenaire. De surcroît, il est quasiment impossible d'instituer un "cadre prénuptial" qui ressemblerait à ce qui se produira ensuite avec tous les nombreux aspects astreignants du mariage (la vie commune, les enfants...).

De ce point de vue, nulle préférence ne peut être accordée à quelque système de connaissance que ce soit. En général, ce qui détermine la réussite du mariage n'est pas tant l'homme ou la femme avec lequel on se marie que notre faculté à mener dûment la relation matrimoniale.

Nombre de directeurs spirituels de *Yéchivot* peuvent en témoigner : certains étudiants au comportement exemplaire pendant leurs études, qui étaient toujours les premiers à proposer leur aide à leurs camarades en difficultés, se sont finalement révélés quasiment dénués de toute sensibilité à l'égard de leur épouse.

Dans les exposés qu'il dispensait aux futurs mariés avant qu'ils ne s'engagent dans leur vie de couple, le grand *Machguia'h* de la *Yéchivat Hévron* – le Rav Méir ‘Hadach expliquait ce phénomène en contant l'histoire de deux amis, étudiants en *Yéchiva*, qui s'étaient fiancés à peu de temps d'intervalle. Le premier s'est fiancé avec une jeune fille réputée pour ses vertus exceptionnelles et ses innombrables actes de bonté et de bienfaisance. Lorsqu'il annonça la bonne nouvelle à la *Yéchiva*, tous ses camarades se réjouirent pour ce camarade qui avait eu le mérite d'avoir un *Chiddoukh* "de rêve". Son ami se fiança une semaine plus tard avec une jeune fille connue pour son mauvais caractère et sa méchanceté ainsi que l'égocentrisme le plus total. Ses amis se réjouirent, certes, mais d'une joie forcée... Le cœur n'y était pas.

Une fois ces deux jeunes gens mariés, les deux fiancées sont restées fidèles à ce qu'elles étaient. Ainsi la jeune fille soucieuse du bien-être de chacun continua-t-elle après son mariage à agir en bienfaitrice. Dans la mesure où elle considérait son mari et elle-même comme une unique personne, elle ne s'en préoccupait pas particulièrement, tout comme elle ne se souciait aucunement d'elle-même. Sa bouche émettait constamment cette devise : "Nous deux ensemble pour tout un chacun !"

L'autre jeune fille était elle aussi parvenue à une entière fusion avec son époux. Comme elle se voyait former avec son mari une seule et même personnalité, elle ne se souciait de nul autre au monde que de lui, et lui témoignait une abnégation sans pareille. Elle exprimait cet état de fait de la manière suivante : "Nous formons tous deux une même personnalité. Et pour lui – pour moi –, je suis prête à tout entreprendre avec enthousiasme..."

Nous avons donc bien vu à quel point il est impossible de découvrir la personnalité de l'autre partie. C'est donc la raison pour laquelle l'harmonisation entre les futurs partenaires ne fait guère de différence quel que soit le nombre de rencontres prénuptiales. En effet, comme nous l'avons dit, c'est moins leur attirance initiale que la manière dont ils sauront vivre ensemble une fois mariés qui sera décisive dans la réussite de leur couple. Sauront-ils diriger correctement leur vie de famille ? Seront-ils aptes à s'encourager réciproquement quand ils devront affronter des difficultés financières ? Comment réagiront-ils à la croissance de leur famille ? Comment se comporteront-ils l'un envers l'autre dans les moments de grande tension ? Pourtant ces points peuvent être évalués lors du *Chiddoukh*.

Éléments d'harmonisation des conjoints

En vue de la fondation d'un nouveau foyer, et en dépit des surprises qui se révèlent après le mariage, il faut déployer tous les efforts possibles pour s'assurer que les deux personnes présentées ont autant que possible des personnalités susceptibles de s'harmoniser. Une compatibilité minimale en termes d'expériences passées, d'origines et d'antécédents peut aider les conjoints à surmonter les véritables difficultés qui apparaîtront sur leur route commune. Ce principe est rapporté par le *Sforno* dans son commentaire sur la Torah (*Béréchit* 2, 24) : "L'homme doit s'efforcer d'épouser une femme qui lui convienne et qui soit en mesure de s'attacher à lui [...] car il ne peut y avoir d'union authentique entre des êtres qui ne se ressemblent pas.

Celle-ci ne peut s'opérer qu'entre des êtres doués de similitude... "

Cette obligation se trouve également énoncée dans le Talmud (*Kidouchin* 41a) en tant que dérivée de l'injonction : "*Tu aimeras ton prochain comme toi-même*". Sur la base de cette Mitsva, la *Guémara* précise qu'avant le mariage, il y a lieu de soumettre le conjoint potentiel à un contrôle minutieux, afin que ne se révèlent pas ensuite des défauts susceptibles d'entraîner un rejet sentimental. Au-delà des problèmes de couple, cela empêchera aussi d'accomplir la Mitsva d'aimer son prochain comme soi-même.

On s'efforcera donc de faire en sorte que les personnes présentées en vue du mariage appartiennent au même milieu, qu'elles aient étudié dans des institutions éducatives qui se rattachent aux mêmes opinions et aux mêmes idéaux, et que leurs niveaux culturels ne diffèrent pas trop. De même est-il bon que leurs parents respectifs puissent trouver un langage commun. Tout cela évidemment en plus d'un examen minutieux et détaillé de leurs personnalités et d'une analyse de leur comportement envers leur prochain :

Comment réagit-il dans des situations de tension ? Est-il de nature calme ou tendue ? Est-il sensible aux sentiments de son entourage ? Se vexe-t-il facilement ? A-t-il une vision optimiste ou pessimiste des choses ? N'y a-t-il pas de différences marquantes entre leurs niveaux intellectuels ? Et entre leurs niveaux de minutie dans l'accomplissement des Mitsvot ?

Ces questions doivent être soumises auprès d'un choix varié de personnes qui connaissent le jeune homme ou la jeune fille. Si les informations obtenues se rejoignent et que les renseignements fournis correspondent, on peut s'y fier. Et cela, évidemment, quand les réponses aux questions sont détaillées et non vagues comme : "C'est un garçon extraordinaire" ou "C'est une fille merveilleuse". Une affirmation de ce genre est insuffisante, serait-elle émise avec tout l'enthousiasme du monde.

Il vaut mieux mener cette investigation avant que les deux intéressés ne soient mis en présence. En effet, cela évite bien des tracas si d'aventure les informations recueillies sont telles que la rencontre n'aurait jamais eu lieu si les deux parties les avaient connues dès le départ. Dans ces cas-là, il est toujours désagréable d'arrêter le processus des rencontres.

Évidemment, ce qui vient d'être énoncé dans ces lignes ne doit pas être pris comme un principe absolu et incontournable. Il ne manque pas de couples issus d'origines communautaires et culturelles très différentes qui fondent des foyers harmonieux aptes à accueillir la présence de D-ieu !

Conversations

Note : Ce chapitre s'inspire principalement d'écrits que mon Maître, Rabbi Chlomo Wolbe, a adressé aux futurs mariés.

Dans l'instruction qu'il dispense aux "candidats au mariage", le Rav Wolbe les met en garde contre le danger de transformer leur rencontre en un processus inquisitorial. En effet, il est possible de recueillir des renseignements sur le futur partenaire par d'autres voies que les rencontres elles-mêmes. C'est pourquoi il conseille que les deux parties, lors de leur première rencontre, parlent d'eux-mêmes, de leur famille et de leurs études, de leurs loisirs... Au cours des rencontres suivantes, après que leur tension sera déjà un peu estompée, ils peuvent aborder les aspirations matérielles et spirituelles respectives. Au cours de ces discussions, il y aura lieu de percevoir les éléments suivants : "Se révèle-t-il (elle) entêté et inébranlable sur l'opinion qu'il présente, ou peut-on l'inciter à la modifier ?" ; "Semble-t-il (elle) enclin à interrompre souvent son interlocuteur ?" ; "Y a-t-il correspondance entre les informations recueillies à son sujet et les traits de caractère qu'il (elle) montre au cours des entretiens ?"

Dans les milieux où il est d'usage de se rencontrer également hors de la maison, ce sera une excellente opportunité à saisir car cette possibilité évite certains inconvénients. En effet, une certaine tension règne parfois dans les conversations "d'intérieur" : les interlocuteurs s'efforcent de ne pas parler fort afin que leurs propos ne soient pas entendus des personnes qui se trouvent dans les pièces voisines et leur discours n'est donc pas naturel. Cet embarras vient gêner l'évaluation entre les deux parties, d'autant plus que le fait d'être assis l'un en face de l'autre accroît le caractère officiel et tendu de la rencontre.

Hésitations

Entre les rencontres, l'heure est à l'hésitation. Les deux personnes présentées en *Chiddoukh* peuvent traverser, pendant ces périodes, des états d'âme qui varient à l'extrême. Les doutes vont surgir : "Est-il pour moi ?" ; "Suis-je cohérent et intègre envers moi-même en me liant à la personne qui m'est proposée ?" ; "Dois-je poursuivre cette relation ?". Toutes ces hésitations interviennent dans un intervalle de temps des plus limités, s'accompagnant d'une remise en question intérieure et d'une analyse minutieuse de ses propres sentiments à l'égard de la personne proposée en *Chiddoukh*.

Dans la plupart des cas, celui qui hésite ainsi a besoin de l'aide de ses parents ou d'une personne très proche en qui il a confiance. Une telle intervention présente une grande utilité, car ces hésitations et les "effets secondaires" qui les accompagnent viennent brouiller la réflexion. Le fait d'exposer les données à un tiers permet d'organiser les éléments de réflexion, et donc d'éclaircir aux yeux du perplexe lui-même ce qui le gêne précisément.

La personne en question va l'aider à remettre de l'ordre dans ses pensées par un réexamen de la situation. Elle pourra aborder des sujets que la personne en *Chiddoukh* aura peut-être scrupule à aborder elle-même, comme l'allure extérieure de la personne qui

lui est présentée, ses traits de caractère peut-être anodins mais qui peuvent précisément le déranger... Cherche-t-il un conjoint décidé ou plutôt passif ? Cet aspect est-il en rapport avec ce qui se passe chez ses parents (qui est le conjoint déterminant au foyer de ses parents) ? Un tel questionnaire l'aidera à mieux faire la distinction entre ce qui est authentiquement primordial et ce qui n'est que secondaire.

Il faut garder en tête qu'il est difficile de parvenir à une décision rationnelle et à une assurance intérieure absolue. Mon Maître, le Rav Wolbe, rapporte au nom du '*Hazon Ich*' que l'attirance réciproque n'est pas de l'ordre de la nécessité, et que son absence ne suffit pas obligatoirement pour ne pas épouser la personne présentée. Il suffit qu'elle n'inspire pas de répulsion." L'attirance et l'amour de l'ordre de la sainteté feront suite au mariage, comme la Torah le rapporte au sujet de notre patriarche Its'hak, lorsqu'il prit Rivka pour femme : "... et il prit Rivka ; elle devint sa femme et il l'aima..." (*Béréchit* 24, 67)

Notons également et rappelons-nous bien que le fait d'être "amoureux" ne prouve nullement l'assortiment entre les personnes. Ce sentiment ne fait qu'aider les futurs mariés à se diriger vers le dais nuptial plus sereinement. Rien ne garantit cependant que ce sentiment paraisse aussi essentiel à l'avenir, ni que les deux parties continueront de le ressentir.

Afin de faciliter la prise de décision, on peut également noter par écrit tous les éléments de réflexion, en listant les données positives d'un côté, et les négatives de l'autre. On peut également noter la situation des frères et sœurs déjà mariés, à partir desquelles on pourra se faire une idée du genre de relation qui peut nous attendre. On notera enfin si l'apparence extérieure de la personne présentée nous convient, si ses ambitions concernant son lieu d'habitation conviennent aux nôtres, etc...

Après avoir ainsi consigné ces caractéristiques, celui qui les a énumérées y ajoutera une forme de barème illustrant combien tel trait positif lui importe, ou tel défaut le dérange. Une fois ce recensement posé devant lui, il pourra discerner plus aisément si les qualités de la personne proposée l'emportent sur ses défauts. Un tel procédé l'aidera considérablement dans sa décision, mais à une condition : rester toujours bien conscient que personne ne peut répondre parfaitement à une attente.

Celui qui est indécis pourra également mieux définir ses sentiments en les étayant grâce aux questions suivantes :

- Se sent-il tendu ou bien à son aise lors de leurs rendez-vous ?
- Se demande-t-il intérieurement quand l'entretien va prendre fin, ou souhaiterait-il qu'il se prolonge ?
- Attend-il chaque entrevue avec impatience ?
- Serait-il heureux que ces rencontres s'arrêtent ou cela lui fera-t-il de la peine ?

Même dans le cas où les réponses semblent plaider pour l'arrêt des rencontres, il est parfois utile de se revoir une fois de plus afin d'acquérir la certitude absolue d'une telle décision. Cette rencontre supplémentaire est surtout à conseiller quand le "non" est ressenti après la première entrevue. En effet l'impression générale qui s'en dégage n'est pas forcément le fait de la personnalité de notre interlocuteur. Il suffit qu'une certaine tension ait régné pour diverses raisons, et que de fait le dialogue n'ait pas été suffisamment fluide. Il faut savoir que nombreux sont les couples qui se sont formés et qui ont réussi leur mariage alors qu'à leur première rencontre "ce n'était pas cela".

La décision

L'étape de la décision se révèle souvent la plus difficile. Pour la plupart des gens, c'est la décision la plus lourde de conséquences qu'ils aient à prendre dans leur existence. C'est précisément la difficulté qui oppresse les jeunes en processus de *Chiddoukh*. Ils savent que le résultat de ces rencontres déterminera leur sort pour le restant de leur vie, et qu'il est quasiment irréversible. Les difficultés qu'éprouve celui qui a bien réfléchi sur son avenir et sur la signification du pas qu'il s'apprête à franchir sont généralement sérieuses. Elles peuvent également provenir d'un caractère indécis ou parce que le couple formé par les parents n'était pas harmonieux. Parfois, ces angoisses se sont développées après qu'une sœur ou un frère plus âgé a échoué dans son mariage et que les détails des affrontements avec son conjoint ont été évoqués en sa présence. Tout cela pourra faire que le candidat craigne de sauter le pas.

Cette indécision peut induire en erreur quant au jugement porté sur la personne présentée. L'hésitant a parfois inconsciemment peur de se marier, et il s'imagine que c'est l'interlocuteur proposé ne lui convient pas. Il devient alors difficile de discerner si ses craintes et ses réserves sont dues à la personnalité de l'autre, ou si la personne elle-même a une réticence générale à prendre une décision positive.

Intervention des parents

De nombreux parents se demandent s'il est bon d'encourager leur fils ou leur fille à conclure le *Chiddoukh* positivement. Quand les hésitations de leur enfant portent sur la personnalité du candidat présenté, il leur faut absolument se garder d'émettre une opinion. Mais s'ils ont l'impression que les hésitations de leur enfant émanent d'une peur générale du mariage, il leur sera permis de l'encourager un peu, mais toujours en lui faisant comprendre, avec finesse mais très clairement, que sa décision dépend exclusivement de sa propre volonté.

Les parents, êtres aimants et proches de leur enfant, peuvent seulement le rapprocher de la décision. Ils ne peuvent en aucun cas la prendre à sa place. Ne pas s'immiscer dans la décision elle-même pourra se révéler profitable plus tard. J'ai déjà signalé, dans l'introduction de cet article, les difficultés naturelles surgissant entre les conjoints après la '*Houppa*'. Il arrive plus d'une fois que ces contrariétés viennent remettre en question le bien-fondé de la décision de mariage. Or ce qui vient généralement à l'esprit de celui qui en arrive à douter ainsi est : "C'est moi qui ai pris la décision de me marier ; à moi donc de me débrouiller et d'en assumer les conséquences !" En revanche, si cette décision est le produit de pressions extérieures, de l'intervention des parents par exemple, le "perplexe" risque fort d'accuser ses "conseilleurs" d'être à l'origine de ses échecs. Il pourrait même en arriver à ne plus fournir l'effort intérieur suffisant pour s'adapter à "ce qu'il a" et à améliorer sa conduite envers son conjoint.

La famille est donc invitée à prendre conseil auprès d'un grand Maître de la Torah, pour recueillir son opinion (*Daat Torah*) ou pour recevoir sa bénédiction. Cette démarche est à même d'insuffler plus d'assurance aux jeunes gens et jeunes filles qui, jusqu'à ce jour, n'avaient jamais eu l'occasion de prendre une décision aussi importante.

Attention aux amis et aux proches !

Le candidat au mariage doit absolument éviter d'associer à son choix des amis ou des proches dont les avis ne lui sont pas utiles pour prendre sa décision. Même si les choses lui semblent "mûres" pour une décision positive et que le *Chiddoukh* lui paraît sur le point d'être conclu, mieux vaut ne pas en faire part à un tiers avant que le sujet ait été également totalement agréé par les parents des deux intéressés. Cette précaution le préservera du désagrément qui pourrait survenir si les parents ne parvenaient à s'accorder sur les modalités de l'union. De même faut-il se garder de faire part à ses

amis, fût-ce par allusion, d'une proposition de *Chiddoukh* dont on a fait l'objet, et encore moins évidemment, des rencontres organisées, même si elles sont sur le point de se conclure positivement. Une telle publicité risque en effet de générer une pression extérieure, car tout le monde attend un dénouement heureux ... Or ce genre de pression peut faire que le candidat au mariage, même s'il n'est intéressé par le *Chiddoukh*, le conclut tout de même positivement sous l'influence de son entourage guettant la bonne nouvelle.

Après les fiançailles

Nombre de jeunes filles et de jeunes gens en viennent à éprouver des regrets après leurs fiançailles et à penser qu'ils auraient besoin d'un conjoint différent de celui qu'ils ont choisi. Ils sont d'autant plus perturbés que leurs amis semblaient radieux pendant la période de leurs propres fiançailles, alors qu'eux qui ne sentent pas heureux. Ils peuvent même être en proie à une légère mélancolie.

Or dans la quasi-totalité des cas, ces sentiments ne sont pas liés à la personnalité du futur époux, mais à des mécanismes affectifs qu'éprouve la personne hésitante.

On peut affirmer avec certitude que (quasiment) toute personne fiancée connaît de très fréquents changements d'états d'âme. Au-delà du beau et large sourire, elle est assaillie de doutes. Elle affiche une mine heureuse conforme aux attentes de son entourage et dissimule ses incertitudes, lesquelles sont parfaitement compréhensibles. Les fiançailles inaugurent une situation inédite et un processus de changement d'habitudes. Or tout individu qui fait face à l'inconnu développe des craintes et des doutes. Que dire alors lorsqu'il s'agit d'une situation censée se perpétuer tout au long de sa vie, où l'on sera un conjoint, détaché de ses parents et de ses amis, assumant la coresponsabilité d'une maison et de la subsistance familiale, tout en étant gendre ou bru ainsi qu'un bon père ou une bonne mère pour ses enfants ? Les fiançailles augurent une phase de dépendance et

de contrainte qui deviendra rapidement normale et naturelle, mais qui exige une période d'adaptation. De plus, nos amis semblent nous considérer quelque peu différemment une fois que l'on est fiancé.

Sans même s'en rendre compte, la personne fiancée exprime parfois à son futur conjoint son insatisfaction par le langage corporel et les expressions du visage. Du coup son partenaire va également se renfermer sur lui-même. En conséquence, au lieu de s'affermir, leur lien affectif va s'affaiblir. Pour la première fois, tout récemment fiancé, chacun se trouve confronté à la différence entre l'homme et la femme, mais ignore encore comment réagir dans cette situation. Il ou elle conçoit et développe des aspirations qui ne se réalisent pas forcément, après quoi la déception jaillit et grandit. La personne fiancée n'est pas au fait de ces phénomènes et de leur influence sur elle. Ne comprenant pas que ces sentiments forment le lot de tout individu en phase post-fiançailles, elle va retourner ses propres inquiétudes à l'encontre de son futur conjoint.

Il n'existe qu'un remède à une telle situation : savoir que ces sentiments sont naturels et normaux. C'est là qu'il est important d'"émettre" chaleur et amitié à l'encontre de son futur conjoint, et de lui montrer un visage avenant. Cela le rendra plus ouvert et plus digne d'attachement. De même, il faut chasser toute considération négative qui viendrait à l'esprit sur son(sa) fiancé(e). Il est fort conseillé de se focaliser sur les aspects positifs de l'autre, sur ses qualités et ses valeurs. Cette "agilité" se révélera nécessaire également après le mariage, et cet entraînement préliminaire sera tout à fait profitable.

Préparation au mariage

L'habitude s'est instaurée que les fiancés suivent une préparation au mariage, outre l'apprentissage des lois de pureté familiale. Cette formation s'avère extrêmement positive ; les personnes qui dispensent des conseils conjugaux peuvent affirmer en effet que la quasi-totalité des problèmes qui surviennent dans le couple

n'émanent pas tant de la différence qui distingue les conjoints que d'un manque de connaissance. C'est pourquoi il est préférable de se former autant que possible avant le mariage.

On trouve aujourd'hui une littérature abondante traitant de ce sujet dans l'esprit de la Torah, ainsi que des CD et DVD consacrés à la communication au sein du couple. Même si, par ces lectures ou ces auditions, les candidats au mariage risquent d'acquérir le sentiment que le mariage est une "chose effrayante", il demeure néanmoins préférable de s'instruire sur les problèmes des autres afin d'en faire l'économie dans la réalité. Cet apprentissage se révélera d'une grande aide quand les époux auront à affronter certaines difficultés, qu'ils considéreront alors comme une situation normale à laquelle toute personne mariée se trouve confrontée.

Aux conjoints, de leur côté, de fournir leurs efforts sur le plan technique, et, surtout, de prier le Créateur afin qu'Il fasse résider Sa présence en leur foyer. Car il nous est assuré qu'une prière adressée à D-ieu pour un profit d'ordre spirituel ne reste pas vaine.



Chapitre 2 :

Le besoin : point d'ancrage

Donner en respectant les goûts du bénéficiaire

Donner à l'autre ce qu'il désire recevoir

Dire à l'autre ce qu'il veut entendre

Les faux prétextes

«La référence, c'est moi»

Influence du besoin sur l'élection du conjoint

Exprimer clairement ses besoins

Rejet

La moitié suffit



La Torah guide l'homme en lui signifiant ses devoirs et ce dont il doit se préserver, en lui désignant ce qui est bien et ce qui est mal", en l'orientant vers le beau et l'éloignant du laid.

Observons le verset suivant (*Béréchit* 2,18) : "*Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; Je vais lui faire une aide face à lui.*" Une lecture superficielle pourrait laisser croire que le Créateur aurait pour ainsi dire "changé d'avis" relativement à Son projet originel. Après avoir noté que la solitude n'est pas bonne pour l'homme, aurait décidé de créer "une aide face à lui"... Loin de nous cette fausse interprétation ! Une compréhension approfondie du Texte montre que le Créateur voulait que l'être humain se lie à son D-ieu, à la société qui l'entoure et à un conjoint. Il a conçu Adam de telle manière que celui-ci se sente mal dans la solitude. L'homme a ainsi pris conscience de ce manque et cela l'incite à établir une relation avec ces trois "pôles".

Ainsi apprenons-nous de la Torah elle-même que l'être humain s'attache à son entourage par le "manque". Une courte réflexion suffit d'ailleurs pour s'en rendre compte : qu'est-ce qui me lie à mon entourage et aux autres : ce que je possède, ou ce que je ne possède pas ? Assurément, la réponse est : "Ce que je n'ai pas". C'est donc le besoin qui lie à autrui.

En d'autres termes, un besoin n'est ni une faiblesse, ni un défaut. Il est le préalable à l'établissement d'une liaison interpersonnelle. Il s'apparente à d'autres mécanismes que le Créateur a instaurés en l'homme afin que celui-ci ne s'étiolle pas. Le sentiment de faim, par exemple, n'est ni une faiblesse ni un défaut de constitution physique ; c'est une fonction destinée à attirer l'attention sur le fait que le corps doit être alimenté. De même, la douleur n'est pas une anomalie, c'est un symptôme qui signale la maladie. Ainsi le besoin constitue-t-il un moyen de liaison.

Nous comprenons ainsi que lorsqu'une personne fait état d'un besoin à autrui, elle ne fait qu'actionner "le point d'ancrage" créé par D-ieu afin de tisser une relation avec son entourage. Si au

contraire, le Créateur comblait d'avance tous ses besoins, l'être humain ne s'attacherait ni à un ami, ni à son conjoint, pas plus qu'à son Créateur, comme nous l'enseignent les Sages du *Midrach* (*Tan'houma sur Parachat Toldot*) : "Pourquoi les Matriarches [Sara, Rivka et Ra'hel] étaient-elles stériles ? Parce que le Saint béni soit-Il aspirait à leurs prières. Il dit : Elles sont riches, elles sont belles... Si Je leur donne [également] des enfants, elles ne prieront pas devant Moi !" En d'autres termes, si elle n'avait manqué de rien, notre aïeule Sarah n'aurait jamais adressé de prières au Créateur, malgré sa piété extraordinaire et son niveau de prophétie qui dépasse notre entendement.

Et ceci parce que l'unique moyen de lier l'être humain à ce qui se situe hors de lui est son besoin. Hachem lui a conféré la faculté de se lier avec ce qui se situe hors de lui uniquement par les besoins qu'Il a créés en lui et que les membres de son entourage peuvent satisfaire. La différence entre les personnages exceptionnels évoqués par la Torah et le "commun des mortels" est que pour s'attacher à leur Créateur les premiers éprouvent des besoins spirituels plutôt que des nécessités matérielles. Leur soif spirituelle est d'une puissance extrême, tout comme leur attachement à Hachem, qui est à la mesure de cette soif.

❖

Le besoin n'est donc pas une faiblesse, mais un "point d'ancrage" qui relie l'être humain à son Dieu et à son entourage. Nous comprenons mieux, du coup, pourquoi Hachem a fait de l'homme la créature la plus "nécessitaire" de la terre. Quelle autre créature requiert-elle de se vêtir, d'avoir une nourriture et un habitat sophistiqués autant que l'homme ? Y a-t-il un seul qui soit lié comme l'être humain à son conjoint ou qui nécessite autant que lui un soutien et des encouragements ?

Seuls les êtres humains sont dépendants d'autant de besoins simultanément. Hachem les a introduits et établis dans la personnalité

de l'homme. Ils lui permettent de s'attacher à son Créateur à quasiment tous les instants de sa vie, par chaque partie de son corps et de son âme, et par chacun de ses sentiments. S'il éprouvait moins de besoins, sa connexion serait moins forte elle aussi.

De la même façon que ces besoins nous rattachent à D-ieu, ils nous rapprochent de la société et de notre conjoint. Sans eux, les hommes ne seraient assurément pas en mesure de se marier et de créer une famille. De façon générale, les individus ne créeraient pas relations interpersonnelles étroites ou d'association, car chaque homme est une créature unique qui diffère de son prochain. Cette dissemblance est telle que personne au monde ne serait a priori disposé à signer un contrat analogue à celui du mariage : obligation de loger sous un même toit, pour une durée indéfinie et avec de multiples engagements. Comme dit précédemment, même des frères ne s'y résoudraient pas, alors qu'ils sont nés de mêmes parents, ont grandi dans la même famille, sont originaires de la même communauté, habitués aux mets et aux spécialités semblables, et ont été influencés par les mêmes idées car formés dans les mêmes écoles et institutions éducatives.

Par le mariage, deux êtres de sexe opposé s'engagent pourtant à vivre sous un même toit et à partager leurs vies. Les obstacles et les difficultés susceptibles de surgir sont donc plus considérables. C'est pourquoi Hachem a placé en eux des besoins spécifiques qui favorisent l'instauration d'un lien sur une longue période et de leur soif intense d'indépendance. Bien plus : la détresse causée par la solitude et la volonté puissante de trouver un conjoint l'emportent, en intensité, sur la faim alimentaire ou la soif d'argent. Pourquoi le Créateur a-t-Il conféré à l'homme un tel désarroi lorsqu'il est seul ? Parce que si son affliction avait été moins intense, il aurait préféré rester seul et ne pas s'attacher à un conjoint et à un cadre astreignant pendant une aussi longue période.

Parmi les besoins humains se révélant en pratique "connectifs", c'est-à-dire poussant un être à se rapprocher d'un autre, certains

s'avèrent quasiment identiques chez l'homme et chez la femme. Nous évoquerons ces besoins "unisexes" dans le présent chapitre. D'autres en revanche diffèrent selon le sexe : nous les définirons comme des besoins "masculins" ou féminins", et ils seront développés dans les chapitres suivants.

Comme dit, la détresse d'une personne isolée va la pousser à établir une relation avec la société en général, et à créer et maintenir un lien durable et stable avec un conjoint en particulier. Après la noce, ce désarroi ne présentera plus d'utilité, puisqu'il aura joué son rôle en poussant ces personnes à se marier. De fait, il perdra de sa puissance et les acteurs seront moins intimidés par la perspective de la solitude, à l'instar de la sensation de faim et de soif qui disparaît temporairement quand on a bu et mangé...

Certains besoins individuels ne peuvent être comblés que par son partenaire. Ces "carences" ont été ancrées dans la personnalité de l'homme et de la femme, afin que chacun ait besoin de l'autre, et que tous deux maintiennent leur relation mutuelle et forment à terme une même entité. Outre les besoins basiques tels que manger, boire, dormir, trouver un soutien affectif, un environnement social, certains besoins se développent chez l'individu pendant sa croissance, principalement au sein de sa famille, et constituent pour lui un système de connexions potentielles destiné à l'attacher à celui ou celle qui sera en mesure d'y répondre. Chaque être humain se distingue par sa personnalité, et il incombe aux époux de se montrer particulièrement attentifs et sensibles aux besoins spécifiques de l'autre, à ses aspirations et ses attentes, aux idées dans lesquelles il a été éduqué.

Parmi les besoins "sexués" sont incompatibles, c'est-à-dire spécifiquement "masculins" ou "féminins", certains sont incompatibles, voire antinomiques. Le plus souvent, les époux n'ont aucune idée des besoins propres à leur partenaire. Voilà pourquoi il est utile d'avoir un apport extérieur qui les aide à identifier les besoins de l'autre.

Donner en respectant les goûts du bénéficiaire

La quasi-totalité des gens mariés ont un critère particulier à l'aune duquel ils évaluent la valeur et l'amour que leur partenaire leur porte... En général, ce critère se "focalise" sur ce que le conjoint leur donne ou leur dit. Et l'expérience montre que les époux se jaugent très souvent sur des points qui paraissent "insignifiants" aux yeux de leur partenaire. L'autre pense toujours que des actions "spectaculaires" exigeant de gros efforts ou beaucoup d'argent seront plus appréciés que des petits gestes.

Cela peut expliquer que lorsqu'un mari reproche à sa femme de ne pas lui avoir préparé son plat préféré, sa femme rétorque : "Quelle étrange requête ! Toi qui te flattes d'être au-dessus des besoins matériels". S'il appartient certes à chacun de se libérer de ses préoccupations matérielles, comme son attrait pour la nourriture par exemple, un tel renoncement participe des devoirs de l'homme envers le Créateur ; cela ne regarde que lui, et nul autre. De ce fait, personne n'est autorisé à dire : "Je n'offrirai pas un bon plat à celui qui en a très envie au titre qu'il doit maîtriser son appétit." Bien au contraire, il est bien d'offrir une nourriture délectable à un fin gourmet. Quiconque agit de la sorte accomplit une Mitsva. Rabbi Israël Salanter lui-même a évoqué le principe selon lequel "les besoins matériels d'autrui, c'est là que se trouve ma spiritualité, et il m'incombe de les respecter".

De la même façon, bien des maris expliqueront leur refus d'accéder aux demandes de leur épouse en arguant que leurs désiderata sont futiles, et qu'elles feraient mieux de passer outre. Or c'est une erreur de réagir ainsi ! Même si ses requêtes sont réellement ridicules et puériles, la personne qui les émet évalue précisément à travers elles, et par la disposition de son époux(se) à les satisfaire, à quel point celui-ci se soucie d'elle, quels sentiments il éprouve à son égard, et combien il est disposé à modifier ses habitudes pour elle. Et parfois sa sensibilité réagit à d'apparentes petites choses.

Conscients de la difficulté à agir selon la sensibilité de notre conjoint et non selon la nôtre propre, nos Maîtres ont célébré : "Quelle est la femme Kéchéra/digne ? Celle qui accomplit la volonté de son mari." (*Tana Débé Eliahou Raba 10, Yalkout Chimoni Choftim 4,42* rapporté par le *Rama in Even Haézer 69,7*)



Il est des maris qui évaluent l'importance que leur porte leur femme lorsqu'elle leur prépare leur sandwich avant qu'ils ne partent au travail. Il en est d'autres qui prennent un plaisir particulier à prendre leur repas en sa présence, plaisir encore redoublé lorsqu'elle prend soin de servir ce qu'ils désirent. D'aucuns encore évaluent l'intensité de leur lien conjugal selon que leur femme repasse leurs chemises ou remplace les boutons manquants.



L'idée que l'attachement entre conjoints n'est là que pour combler nos manques peut apparaître péjorative. Ne s'attache-t-on à autrui que dans l'attente de recevoir de lui ? De plus chacun a besoin de ressentir qu'on lui donne parce qu'on apprécie, et non pas pour recevoir en retour.



Its'hak a demandé à son épouse de raccommoder la chemise qu'il a déchirée à son travail, mais elle n'a pas semblé prêter attention à sa requête bien qu'il l'ait renouvelée à plusieurs reprises. Nous en avons discuté lors d'une rencontre à trois. Quand j'ai demandé à 'Edna pour quelle raison elle n'accédait pas au souhait de son époux, elle m'a répondu qu'elle n'en avait pas le temps. Plus tard, elle m'expliqua que les chemises de Its'hak se déchiraient parce que, selon elle, il n'y faisait pas suffisamment attention pendant son travail. En d'autres termes, qu'il n'appréciait pas suffisamment les efforts qu'elle investissait dans le travail de la maison.

Assurément, il est difficile d'offrir une chose quand on a de sérieuses raisons de penser que son destinataire la tiendra pour dérisoire. Cependant, souvenons-nous que le fait de ne pas accéder à ces menues requêtes inspire au "demandeur" le sentiment que son conjoint ne se soucie pas de lui. De telles pensées ont des conséquences considérables à long terme. Leur impact ne se limite pas à une simple querelle au sujet du rapiéçage des chemises. Elles peuvent susciter un véritable éloignement affectif entre les époux.

Il est difficile de savoir pourquoi les gens mesurent l'intensité de leur lien conjugal à l'aune de tels révélateurs. On peut avancer plusieurs explications. Le besoin présenté importe beaucoup à celui qui l'exprime, ou bien l'un des époux avaient l'habitude que leurs parents s'accordent réciproquement de telles menues attentions pour s'exprimer leur affection réciproque. Bien sûr, si cela prenait d'autres formes dans la famille du conjoint, ce dernier aura du mal à s'y conformer.

Il se peut qu'un homme d'envergure dans l'étude de la Torah ou dans le monde des affaires ait besoin d'un accueil chaleureux lorsqu'il rentre chez lui, car sa mère recevait son père de cette façon et qu'il attend un traitement semblable. Si sa femme vient d'un foyer où les parents ne s'accueillaient pas avec enthousiasme, elle n'aura pas développé la même sensibilité. Aussi, quand son conjoint lui confie qu'il souhaite être reçu avec chaleur, risque-t-elle de s'étonner d'une telle attente et ne pas la considérer légitime, voire de refuser de s'exécuter.

❖

Confrontée à ces "menues requêtes" (confection du sandwich quotidien, accueil souriant), il est possible que l'épouse estime, pour sa part, que l'attachement qu'elle voue à son mari s'exprime plutôt dans l'élaboration d'un met sophistiqué, dont la recette exige du temps et de l'organisation. Une autre aura à cœur l'abondance de nourriture. Son mari, de son côté, se sentira véritablement contraint

de manger et de terminer, sans aucun enthousiasme, simplement parce que son épouse, a cuisiné avec amour et bonne volonté... Dans les deux cas, la femme estimera "faire beaucoup" pour son mari alors que ce dernier n'a rien demandé de tel. Une autre encore choisira de lui offrir parfois une belle cravate alors que cette attention n'est nullement considérée comme une marque d'affection par son époux.

Les femmes aussi ont leurs propres marqueurs pour évaluer l'affection que leur porte leur mari, et souvent ces derniers ne soupçonnent pas l'importance qu'ils revêtent aux yeux de leur épouse. Certaines sont sensibles à la régularité avec laquelle leur mari apporte ou non un bouquet de fleurs, pour Chabbath ou pour un anniversaire, d'autres apprécieront qu'il leur apporte leurs chocolats préférés sans raison particulière. Une autre authentifiera l'importance que lui accorde son conjoint par l'intérêt qu'il porte à ses soucis domestiques, à la façon dont il l'écoute ou la conseille. Pourtant si nous demandons au mari ce qui semble révéler son attachement à son épouse, il est fort probable qu'il n'évoquera pas ces points pourtant primordiaux aux yeux de sa femme. Il répondra peut-être qu'il fait beaucoup de choses pour elle ou qu'il achète des appareils ménagers de grande valeur. Pour lui, les fleurs et les friandises ne sont que bagatelles, des à-côtés insignifiants.

Donner à l'autre ce qu'il désire recevoir

J'ai un jour reçu un couple dont la femme se plaignait du manque de considération de son mari. Celui-ci a réagi en s'exclamant : "Ne t'ai-je pas fait installer une cuisine intégrée d'un montant très élevé ?

- C'est exact, a-t-elle répliqué. Mais ce dont j'ai besoin, c'est d'au moins un quart d'heure quotidien de conversation à bâtons rompus".

Dans un autre cas, après que l'épouse se fut exprimée sur le manque de considération dont elle souffrait, son conjoint s'étonna : "Je t'ai acheté une voiture !

- C'est vrai, répondit-elle, mais pour moi, avoir des égards pour sa femme signifie lui acheter des fleurs."

❖❖❖

De même, interrogeons une femme : "Par quel geste exprimez-vous votre intérêt et votre amour pour votre mari ?" Si elle répond : "Je lui prépare un bon repas", insistons alors un peu : "Souhaite-t-il réellement un repas ?"

- Non, avouera-t-elle d'elle-même. Il dit qu'il accueilli chaleureusement à son retour est plus important pour lui.
- Alors pourquoi préférez-vous lui faire à manger ?
- On dit que c'est très important pour un homme. Ma mère me l'a toujours dit.
- Il y a certes des hommes qui attachent une grande importance à la nourriture. Apparemment, votre père est de ceux-là. Mais votre mari affirme lui-même qu'un accueil chaleureux a plus de prix à ses yeux !"

❖❖❖

On raconte qu'un élève de Rabbi Israël Salanter s'est plaint un jour auprès de lui qu'il ne parvenait pas à entrer dans les bonnes grâces de son épouse, bien qu'il fit beaucoup pour elle et qu'il lui offrit maints présents. "Ce que je lui donne ne lui plaît pas et n'est jamais assez beau pour elle", expliqua-t-il. Rabbi Israël lui répondit : "Vous lui offrez vraisemblablement ce que vous voulez lui donner, et non ce qu'elle veut recevoir et a besoin de recevoir ! Un acte de bienfaisance se mesure non pas à l'aune de ce que vous considérez bon pour votre femme, ni selon ce que vous estimatez lui faire défaut, mais d'après ce qu'elle-même juge bon pour elle et suivant ce qu'elle estime lui manquer."

בְּרָכָה

Les conjoints pourraient vivre merveilleusement bien ensemble si chacun gratifiait l'autre de ce qu'il désire recevoir, même si cela exige beaucoup moins d'efforts que ce qu'ils accordent d'ordinaire. À l'inverse, s'ils offrent ce qu'eux-mêmes trouvent positifs, ils s'exposent à ce qu'on critique ce qu'ils ont acheté en dépit de leur sincère bonne volonté.

Offrir à l'autre ce qu'il désire recevoir, au lieu de ce que le donneur estime important, constitue l'un des attributs divins que le roi David exalte en ces termes (*Téhilim* 145, 16) : "Tu ouvres Ta main et rassasies chaque être vivant [de l'objet de sa] volonté." Le *Midrach* commente : "Il n'est pas écrit [Tu rassasies chaque être vivant de] nourriture, mais volonté, signifiant qu'il procure à chacun sa volonté, l'objet de sa demande." (*Chémot Rabba*, paragr. 25). Cette phrase "פֹתַח אֶת יָדך וִמְשֻׁבֵעַ לְכָל הַרְצוֹן/Tu ouvres Ta main et rassasies chaque être vivant de l'objet de sa volonté" est si importante que nous devons nous concentrer particulièrement en prononçant ce verset *Achré Yochvé Vétékha* dans nos prières : sinon nous devons le répéter (*Choul'han 'Aroukh, Ora'h 'Haïm* 51,7).

Dire à l'autre ce qu'il veut entendre

Il ne faut pas seulement donner à l'autre ce qu'il désire recevoir ; il faut également lui dire ce qu'il aspire à entendre sur lui-même. Tel est le principe que nous tirons de l'enseignement talmudique suivant (*Kétouvot* 16b) : "Comment doit-on danser devant la mariée ? [Que dit-on sur elle en présence de son époux ?] Selon Beth Chamaï, on présente la jeune mariée telle qu'elle est. [On la décrira suivant son allure.] Selon Beth Hillel, on dit que la *Kalla* est belle et gracieuse. [On loue sa beauté, même si elle en est dépourvue.] Beth Chamaï objecte à Beth Hillel : "Si elle est boiteuse ou aveugle, proclamerait-on également qu'elle est une "jeune mariée belle et gracieuse" ? La Torah nous enjoint pourtant [*Chémot* 23,7] : "Éloigne-toi de la

parole de mensonge !". Beth Hillel répond : "Auprès de celui qui a fait une mauvaise acquisition au marché, louera-t-on cet objet ou le dénigrera-t-on ? Tu es bien d'accord pour dire qu'il faut le louer ! [Il ne convient pas de montrer à un homme le défaut d'une mauvaise acquisition qu'il ne peut plus échanger : il faut au contraire lui en faire l'éloge plutôt qu'en souligner les défauts. Admettez donc qu'il convient d'exalter la grâce de son épouse vis-à-vis du jeune marié également, même si elle n'est pas belle.]"

❖

Nos Maîtres tirent un principe fondamental de cet enseignement de Beth Hillel, à savoir que l'homme doit toujours être agréable aux yeux de ses semblables. Selon Rachi, cela signifie agir envers chacun selon sa volonté. En d'autres termes, la conduite adéquate envers notre prochain ne consiste pas à satisfaire notre propre volonté, mais à lui offrir et à lui exprimer ce dont il a besoin et qu'il a envie d'entendre, même si cela nous paraît inexact. Pour le Maharal (*Nétivot 'Olam, Nétiv Haémèt*, chap. 2), cet enseignement talmudique montre clairement que malgré les apparences, le fait d'adresser à autrui des paroles convenant à son opinion et à son esprit ne s'apparente pas au mensonge. Voilà pourquoi c'est une obligation d'affirmer au jeune marié que son épouse est gracieuse même si cela n'est pas vrai. Cela ne s'appelle pas du mensonge car la jeune femme est plaisante aux yeux du jeune marié qui l'a choisie. S'il l'a épousée, c'est en effet qu'elle lui a plu... Nous la louons donc selon l'idée que s'en fait le *'Hatan*, pour lequel elle est belle.

Les faux prétextes

On entend parfois certains se plaindre de leur conjoint sur le mode suivant : "Il demande cela parce que son père l'exigeait aussi", ou : "c'est parce qu'il est d'origine polonaise (ou marocaine, ou encore hongroise...)". Ce genre de propos vise à montrer que les souhaits du partenaire ne sont pas des besoins spécifiques, mais des avatars

issus de sources diverses, et qu'il n'y a donc aucune raison de chercher à les satisfaire. Or cette approche est fausse dans la mesure où l'origine du besoin n'y change rien. Qu'il soit l'avatar d'habitudes familiales ou autres, cela ne l'abolit aucunement. Il suffit que notre conjoint éprouve un manque pour que nous soyons dans l'obligation de le combler. L'argument ci-dessus traduit une incompréhension de la nature humaine.

Plus encore : cela relève une étanchéité au mécanisme du "besoin corrélant". L'homme vient au monde avec des besoins, ou en acquiert au cours de son existence, et ils deviennent une part intrinsèque de sa personnalité. Celui qui esquive ainsi son obligation de donner à son conjoint a une vision erronée du besoin personnel de l'autre.



Il est tout aussi indélicat de dire : "Tu veux cela parce que tu l'as vu chez ton ami." Même si cela est exact, cela est péjoratif envers le demandeur. C'est comme si on lui déclarait : "Tu n'as pas d'opinion personnelle ; tu te laisses manipuler par les autres et influencer par leurs idées !" Et quand bien même cela serait vrai, cela ne dispense pas de l'obligation d'y répondre.

Donner à l'autre selon son besoin ne constitue pas seulement un principe logique : c'est une Mitsva. Même si ce besoin n'était pas commun à l'ensemble de la société, mais exclusivement le fait de quelques individus ou résulte simplement de l'habitude, notre sainte Torah nous enjoint d'y accéder (*Dévarim*, 15,8) : "*Ouvre-lui la main ! Prête-lui en raison de ses nécessités, de ce qui peut lui manquer...*" Nos Maîtres expliquent (*Kétouvot* 67b) que si nous n'avons pas l'obligation de procurer au pauvre plus que ce qui lui est nécessaire : Tu as le devoir de lui fournir une subsistance, pas de l'enrichir, nous avons l'obligation de lui fournir ce qui pourrait lui faire défaut, selon ses besoins spécifiques et individuels. Selon nos Sages, s'il s'agit d'un homme déchu de sa position sociale alors qu'il possédait auparavant un cheval et un serviteur qui lui frayait le

chemin, le commandement de *Tsédaka* (bienfaisance) nous oblige à lui permettre de retrouver cette habitude. Car le besoin de tels avantages qu'éprouve cet homme n'a pas disparu avec sa richesse ; c'est toujours une nécessité réelle et fondée.

Et le *Malbim* d'ajouter : Il faut lui fournir même un avantage dont la plupart des hommes ne ressentent pas l'absence, mais qui lui manque, eu égard à ses habitudes. On ne doit pas, en d'autres termes, chercher des échappatoires, quand il y a lieu de donner, sous prétexte que "c'est son problème" et qu'il n'avait pas à s'accoutumer à un tel luxe. La *Guémara* va jusqu'à témoigner : "On raconte sur Hillel l'Ancien qu'il avait procuré à un pauvre autrefois dans l'aisance un cheval et un serviteur pour courir devant lui. Un jour qu'il n'avait pas trouvé de valet, c'est lui-même qui courut devant cet homme sur une distance de trois milles" (*Kétouvot* 67b).

Cette attitude relève d'une constatation soulignée par *Rambam* (Maïmonide) dans ses *Hilkhot Matanot Aniyim* (7,3) : tout être humain est marqué par de nombreuses déceptions remontant à son enfance, mais il a rarement conscience. Il s'attend à trouver dans le mariage ce qui lui manquait jusque-là. S'il n'obtient pas l'objet de ses attentes, le voilà en proie à une déception des plus cruelles, car le mariage représentait pour lui l'ultime et unique espoir de voir ses espérances enfin comblées. Une telle personne en vient à développer une rancune coriace envers son conjoint incapable d'exaucer ses attentes. C'est pourquoi chaque conjoint doit être conscient qu'il est le seul au monde à pouvoir répondre aux besoins de l'autre et donc de réaliser une *Mitsva* que nul autre n'est en mesure d'accomplir. C'est une opportunité exceptionnelle de se lier à l'autre, même si ses aspirations nous apparaissent comme de l'opportunisme ou de la faiblesse.

Évidemment, il est également conseillé au "demandeur" de comprendre le motif et l'origine de son exigence. Le fait de savoir que cette nécessité est le fruit de ses expériences antérieures et qu'elle ne résulte pas du mariage lui-même l'aidera à comprendre pourquoi

son conjoint ne s'empresse pas d'y répondre. Le cas échéant, cela lui évitera d'éprouver du ressentiment à son encontre.

"La référence, c'est moi"

Afin de juger si les besoins d'autrui sont dignes d'être pris en considération ou au contraire dénués de tout intérêt, chacun opère généralement par comparaison avec ses propres besoins. S'il ressent les mêmes besoins, il comprendra parfaitement l'autre. En revanche, s'il se heurte à une demande qui lui paraît incongrue, il ne lui accordera aucune importance. C'est que les besoins individuels sont différents et spécifiques. C'est une réalité pour les exigences matérielles et à plus forte raison pour les nécessités spirituelles et affectives. De plus, les aspirations sentimentales d'une personne sont sujettes à variation : elle pourra se contenter de eu à une certaine période de vie alors qu'en telle autre elle éprouvera un besoin plus fort. C'est pourquoi, même lorsque les besoins des deux conjoints sont semblables, ils peuvent être "actifs" chez l'un et "inactifs" chez l'autre.

Il peut arriver à chacun d'entre nous de penser un jour : "Je ne comprends pas pourquoi Untel me demande de faire telle chose. Moi aussi, j'en aurais bien envie, mais je me contente de ce que j'ai et je me retiens de demander." En réagissant ainsi, on ne prête pas attention au fait qu'il s'agit chez nous d'un besoin assoupi, et chez l'autre, d'un besoin actif. Nous-mêmes ne nous privons pas de réclamer que l'on satisfasse nos besoins en éveil.

Ne pas fournir à son conjoint ce qu'il désire, c'est porter une lourde atteinte au lien qui nous rattache à lui. Cela instille dans sa conscience l'idée que nous sommes totalement indifférents à ses besoins. De telles pensées génèrent de l'amertume, puis de la tension, car toute personne dont les besoins individuels élémentaires ne sont pas satisfaits ne retrouve sa sérénité que lorsqu'elle les voit enfin comblés. Elle continuera de rechercher avidement les individus

et les situations susceptibles de lui offrir ce que son conjoint lui a refusé, que ce soit le plat qu'elle aime particulièrement, une oreille attentive à ses difficultés, quelqu'un capable de la complimenter et de lui adresser un mot gentil. C'est ainsi que des personnes mariées continuent d'aller manger quotidiennement chez leur mère, ou aiment se trouver en présence de leurs amis et s'absentent de leur foyer sans raison valable. Si les époux cessent de considérer les besoins de l'autre avec leur propre "lunette", leur lien se resserrera et la *Chékhina* rayonnera dans leur foyer. Comment cette amélioration s'opère-t-elle ? Tout simplement, en portant plus d'intérêt et de considération aux besoins du conjoint, y compris ceux qui nous semblent accessoires et insignifiants.

L'objectif de cet article est de développer notre conscience du "besoin corrélant" de l'autre et de nous inciter à y répondre. Cependant, il est bon cependant que l'époux "demandeur" comprenne que si ses besoins lui semblent couler de source, ils n'apparaissent pas forcément ainsi aux yeux de son partenaire. L'être humain n'est pas suffisamment ouvert pour comprendre que les hommes sont tous différents les uns des autres, tant par leur apparence extérieure que par leurs besoins. C'est pourquoi il envisage l'autre à l'aune de ses propres sentiments.

D'un autre côté, si nous remarquons que nos *desiderata* ne sont pas accueillis avec compréhension par notre conjoint, ou qu'ils lui sont pesants, attachons-nous à les braver et à atteindre un état où notre sentiment de manque ira en diminuant.

Influence du besoin sur le choix du conjoint

Le "besoin connectif" agit de telle manière qu'il risque d'influer sur le choix du conjoint et d'induire en erreur. Chaque individu est doté d'innombrables besoins, dont la plupart sont latents et une minorité seulement actifs. À l'heure où il est censé manger, par exemple, le besoin d'apaiser sa faim s'éveille en lui, et d'autres besoins qui

lui paraissent aussi importants s'atténuent. Inversement, quand la satiété gagne celui qui vient de manger, d'autres besoins se ravivent et refont surface : étudier la Torah, sortir, dormir... De même que les besoins de l'homme varient au cours de la journée, de même leur répartition entre les "actifs" et les "assoupis" se modifie-t-elle au fil des époques de la vie. À un moment de l'existence, des besoins ensommeillés peuvent entrer en phase active, alors que d'autres qui étaient vifs jusque-là, se mettent en mode passif et sont comme anesthésiés.

Une personne en quête d'un parti recherche généralement celui ou celle qui répondra à ses besoins. Or, le plus souvent, elle se met en quête d'un conjoint apte à satisfaire ses besoins présents. Sans qu'elle y prête attention, ce sont eux qui détermineront le choix de celui qui partagera son existence. Même une personne qui tient également compte de ses nécessités ultérieures examinera un partenaire éventuel selon sa possibilité de répondre à ses besoins actifs du moment.

Bien plus : au début du mariage les époux sont prêts à renoncer à une partie de leur personnalité. Chacun se montre disposé à réaliser pour l'autre des choses auxquelles lui-même n'accorde pas d'importance. Ils ne décèlent alors pas tellement les différences qui les distinguent. Mais progressivement, l'être humain éprouve le besoin d'être plus indépendant, plus spontané, et les dissemblances qui le particularisent deviennent de plus en plus visibles.

Analysons ce mécanisme à l'aide de plusieurs exemples inspirés de ce qui se produit dans les milieux où l'on ne se marie pas par *Chiddoukh*, mais par des rencontres "spontanées". Prenons un couple dont la femme est très diplômée et dont le mari n'a suivi quant à lui aucune formation universitaire. Leur mentalité différente ne les empêche pourtant pas de former un couple harmonieux, digne d'être pris en exemple pour sa solidité et sa concorde. Quand on demande à la femme comment elle explique cette situation surprenante, elle répond qu'elle a toujours été portée à se rapprocher des gens

faiblement cultivés. Cela répond à son intense soif de guider, d'orienter et d'enseigner et à son besoin impérieux de s'exprimer. Ce besoin profond lui a intimé le sentiment que son conjoint lui conviendrait parfaitement. Elle ressent peut-être d'autres besoins que son mari ne comble pas, mais d'une intensité moindre : la satisfaction de son aspiration prépondérante est si vive qu'elle les met dans l'ombre.

Quant au mari, il a lui aussi son propre "besoin connectif". S'il n'a aucune instruction formelle, il est toutefois doté d'une grande curiosité intellectuelle. Voilà pourquoi il est intensément attaché à son épouse, qui lui procure les connaissances qu'il n'a pu d'acquérir dans sa jeunesse. Précisons néanmoins que la plupart des gens ne sont pas conscients de leurs "besoins connectifs", ni de ce qu'ils les orientent dans le choix de leur conjoint.

Imaginons maintenant que cette femme suggère un jour à son époux de suivre une formation afin qu'ils soient encore plus assortis. S'il se conforme à son conseil et se lance dans les études, ils perdront leur principal moyen de connexion. D'autres besoins qui étaient jusque-là inactifs s'éveilleront peut-être. Or s'ils s'avèrent incapables d'y répondre mutuellement, ils risquent fort d'en déduire qu'ils ne se conviennent pas, et qu'au contraire une différence abyssale les sépare.

Cette situation transparaît à travers le deuxième exemple que voici : une jeune fille ayant une image fort dépréciée d'elle-même et souffrant d'un complexe d'infériorité notoire a rencontré un jeune homme qui lui a insufflé assurance et confiance en elle. Grâce à cela, elle s'est découvert des potentialités qu'elle n'avait jusque là pas soupçonnées, et a notamment amélioré ses résultats dans ses études universitaires, ce qui lui vaut du coup les compliments de ses amies. Cette jeune fille se sent certainement très liée à cet homme qui l'a soutenue. Quant à lui, il peut légitimement avoir le sentiment de l'avoir "construite", d'autant plus que les compliments qu'elle recueille s'adressent indirectement à lui. Peut-être se marieront-

ils et mèneront-ils une très belle vie à deux. Mais il se peut aussi qu'après quelques années, quand son épouse aura mûri, elle n'ait de ce fait plus du tout besoin de son soutien. A ce stade de vie, son besoin d'un appui bienveillant entrera en phase inactive et cédera sa place à d'autres besoins que son conjoint ne sera pas forcément apte à satisfaire. Peut-être même seront-ils tous deux incapables de combler leurs besoins mutuels.

D'aucuns s'attachent à leur conjoint parce qu'il répondait à un besoin très important lorsqu'ils étaient en quête d'un parti, et pas en raison de la personnalité de l'autre. Exemple : Its'hak s'est remarié, mais cette seconde union semble en train de péricliter. Lors d'un entretien, il m'a expliqué : "C'est après mon mariage que je me suis rendu compte de mon erreur. J'ai compris que j'avais été incité à épouser cette jeune fille par mon besoin de prouver, à moi-même tout comme aux membres de ma famille et à mes amis, que je "méritais" encore une célibataire, bien que je fusse, pour ma part, passé par un premier mariage et père d'un enfant. Cette aspiration a complètement faussé ma perception, et j'ai totalement ignoré ou sous-estimé les aspects de sa personnalité." Parfois, on voit une jeune fille issue d'une famille à problèmes se lier à un homme qui ne lui correspond a priori pas mais qu'elle tiendra pourtant à épouser. Si on lui demande pourquoi, elle répond qu'elle se sent très bien en sa compagnie. Mais un examen plus approfondi nous révélera qu'en réalité, elle aspirait à quitter sa famille et que l'unique possibilité de s'en éloigner d'eux était de se marier, d'où son "attriance" pour ce garçon.

La raison d'un mariage peut aussi être d'ordre matériel : recherche d'un meilleur logement, sentiment de solitude quand tous ses ami(e)s sont marié(e)s etc. Une personne plongée dans l'un de ces cas doit toutefois rester vigilant dans le choix de sa moitié. Qu'il ne prenne surtout pas de décision en se laissant influencer par sa seule situation présente ! Sinon, son erreur referra surface juste après le mariage. Une fois que le besoin "actif" qui l'a poussé au mariage aura été comblé, il lui paraîtra peut-être sans importance, tandis que d'autres attentes surgiront. Son partenaire saura-t-elle y faire face ?

Même si les exemples ci-dessus sont extrêmes, des phénomènes similaires s'opèrent dans chaque couple, car tout être humain est en perpétuel changement. Ses besoins actifs ne demeurent pas nécessairement les mêmes. Les états psychologiques varient au fil des jours, et d'autres, de plus longue portée, n'évoluent que d'année en année. Ce qui un temps semblait capital ne l'est plus la période suivante. Sa nature incite l'homme à une quête constante de nouveauté, à espérer des améliorations matérielles, à ambitionner des défis intellectuels déterminants. Ces changements profonds s'opèrent aussi parfois au gré de l'élargissement de la famille. Le besoin alors fortement ressenti est celui d'une bonne éducation des enfants et d'un comportement qui leur soit adapté. Or plus tôt dans leur vie, les époux n'avaient pas examiné ces éléments aujourd'hui décisifs ; ils ne les avaient pas pris en compte lorsqu'ils ont établi leur lien. Ils ne s'étaient pas posé la question de savoir si leur conjoint se révèlerait être un bon éducateur ou un bon exemple pour leurs enfants. Il en va de même du besoin d'aide éprouvé par la femme pour s'occuper des enfants, auquel un homme aura parfois du mal à répondre car il peut y voir une limite à sa liberté. Même s'ils y ont probablement réfléchi, ces données importantes ne pouvaient être réfléchies avant la naissance des enfants.

Exprimer clairement ses besoins

Comme nous l'avons expliqué, un besoin ressenti comme très important pour l'un peut sembler totalement dérisoire à l'autre. De nombreuses personnes commettent cependant l'erreur de ne pas accorder à leur conjoint ce qui lui importe réellement. Comme vu plus haut, cela peut être le résultat de blocages qu'éprouve son conjoint parce que la demande lui paraît insignifiante, infantile ou même humiliante. Mais il arrive aussi que le conjoint ne se soit pas exprimé clairement car qu'il n'est pas conscient de ses propres aspirations : il est donc incapable de les expliquer à son conjoint.

Il arrive aussi souvent que le demandeur ne présente pas sa requête de façon agréable. Évidemment, cela complique la situation, notamment lorsque de puissants besoins sont en jeu. Cela s'explique par plusieurs facteurs. Celui qui a profondément besoin de quelque chose aura tendance à ne rien demander car il est convaincu que cette chose lui revient de droit. Ou bien alors il réclame ce qu'il veut en soulignant qu'il ne l'a pas obtenu jusque-là. Il sera donc critique envers son partenaire, ce qui desservira ses intérêts. S'il insiste, il apparaîtra comme un être mesquin qui a veut soumettre l'autre à ses caprices. Cela ne fait qu'alourdir leur relation. Même si le conjoint obtempère quelquefois, ce ne sera que ponctuellement, en raison de la résistance interne qui l'en empêche.

Dans notre chapitre *Donner et prendre*, un long passage est consacré à la distinction entre les expressions "*j'ai besoin*" et "*je veux*". Lorsqu'une personne demande quelque chose à son conjoint, nous verrons qu'en réalité elle ne la *veut* pas, mais en a *besoin*. Même quand elle exprime sa requête en termes de "*je veux*", elle *exprime* qu'elle ressent un *besoin*. En d'autres termes, toute *volonté* exprime un *besoin*. Si nous considérons sous cet éclairage les demandes de notre conjoint, il nous sera assurément plus facile de les satisfaire. À l'inverse, si nous percevons le demandeur comme un être qui ne fait que *vouloir*, il nous sera difficile de lui donner satisfaction, car sa volonté heurte la nôtre et aiguillonne notre résistance à lui "*donner*".

Rejet

À l'inverse du "besoin corrélant", certaines attitudes peuvent éloigner des personnes de leur conjoint, au demeurant agréable : le fait que l'autre de mettre facilement en colère, ou parle trop fort, ou a un rire tonitruant. S'il incombe à chacun d'éviter ces attitudes qui dérangent l'autre, il appartient également à celui qui en est dérangé de rester clément. En exigeant un changement alors qu'il s'agit d'un aspect très limité du comportement de son conjoint, il risque de lui faire passer le message suivant : "Je ne suis pas satisfait de toi, et je veux modifier ta personnalité".

La moitié suffit

En lisant ces lignes, le lecteur risque de se dire : "L'idée semble juste, mais je sais d'avance que je ne pourrai jamais satisfaire tous les besoins de mon conjoint. Mieux vaut donc ne pas s'efforcer en vain." Or l'expérience montre que pour se lier à l'autre, il n'est pas nécessaire de combler tous ses manques. Il nous suffit de répondre aux besoins qui lui importent réellement.

Ce problème peut se résoudre si chacun des conjoints s'intéresse à l'autre et comble ses besoins réputés comme intrinsèquement féminins ou masculins. On peut discerner ces besoins spécifiques en apprenant à connaître son conjoint, ou par le biais des ouvrages sur le thème du couple dans l'esprit de la Torah.

Afin de faciliter quelque peu la tâche au lecteur, citons trois éléments très appréciés tant par les hommes que par les femmes :

- Le fait d'être régulièrement complimenté par l'autre : chacun se sent à son aise avec l'autre, et de ce fait est moins porté à le critiquer.
- Se parler respectueusement et avec douceur, et ne pas oublier de remercier. Indubitablement, ce comportement permet d'honorer régulièrement le conjoint et de lui témoigner de la considération.
- S'écouter réciproquement au cours d'entretiens quotidiens.

Ces trois points "couvrent" une partie importante des "besoins connectifs" des époux. Lorsqu'ils sont respectés, une atmosphère détendue règne au sein du foyer. De fait, on est moins pointilleux envers son conjoint et l'on n'exige moins de lui. Bien plus dans une ambiance amicale et bienveillante, il est plus facile de répondre à des besoins que l'on n'était a priori pas disposé à combler. Le don mutuel crée un climat plaisant, lequel encourage à répondre aux besoins de l'autre.



Chapitre 3 : **Association entre mari et femme**

La "permanente" et le "bénévole"

Ce qui incite la femme à raconter

Le mari pragmatique

Le mari et l'économie familiale

Conclusion



Le mariage est le prototype même de l'association à long terme entre un homme et une femme. Pour le maintenir dans les meilleures conditions, chacun des époux doit être doté d'un esprit de « collaboration » ou autrement dit d'une tendance à se lier à l'autre au point d'en devenir dépendant. Comment y parvenir quand on sait que l'être humain aspire naturellement à la liberté et à l'indépendance et que le mariage est l'archétype de la contrainte et de la dépendance ?

Nous pouvons affirmer que la psychologie féminine est dotée d'aptitudes « connectives » harmonieusement adaptées au mariage. En revanche, la structure psychologique masculine n'est pas de type « associatif ». C'est la principale pierre d'achoppement marquant le « partenariat » par lequel homme et femme ont décidé de s'engager durablement en dépit de leurs profondes différences.

Illustrons nos propos par quelques exemples courants. Très souvent, au début du mariage, les hommes traversent une « crise de liberté » et se disent : « Je croyais que le mariage résoudrait tous mes problèmes ! Aujourd'hui, il m'apparaît comme un problème de plus à régler ! Je dois raconter à ma femme d'où je viens, et où je vais, ce que j'ai fait, ou ce que j'ai l'intention de faire... Et combien de fois m'interroge-t-elle sur ce que je pense ! » De son côté, lorsqu'elle se rend compte que son mari est mécontent de l'intérêt qu'elle lui porte (!), la jeune épouse en vient à se dire : « N'a-t-il pas compris qu'il était marié ? Ne sait-il vraiment pas que nous formons désormais une même entité ? Ne remarque-t-il pas que je me soucie sincèrement de lui ? A-t-il réellement oublié qu'il a des obligations envers moi, et des responsabilités à l'égard de notre couple ? »

Sur le principe, nous pouvons dire que la femme est dans son bon droit lorsqu'elle s'intéresse aux activités de son mari. Le mariage constitue assurément un cadre de vie au sein duquel deux individus sont mutuellement engagés et obligés l'un envers l'autre. Ils habitent sous le même toit et sont placés « sous le régime de la communauté » ; ils ont en commun des enfants et des descendants pour de nombreuses générations, et se trouvent en continuelle « association affective ».

Plus encore : la femme se sent indéfectiblement liée à son époux ! Ne porte-t-elle pas son alliance, qui symbolise leur union ? Il lui semble donc logique de requérir l'avis de son mari avant de prendre ses décisions ; si elle ne le faisait pas, cela représenterait pour elle un regrettable relâchement de leur attachement. Elle-même rayonne quand il lui pose des questions sur ses activités et sur ses états d'âme, alors qu'elle est blessée si elle ressent que son époux ne s'en préoccupe pas. C'est la raison pour laquelle elle juge important de l'interroger si souvent chaque jour, afin d'entretenir leur relation.

Son mari a tort d'afficher son impatience face aux interrogations de son épouse. C'est tout simplement parce qu'il n'est pas doté de son esprit d'association qu'il la considère comme curieuse et « fouineuse », et se sent mal à l'aise lorsqu'il doit lui répondre.

Nos Sages ont souligné cette forte disposition féminine au « partenariat » en expliquant pourquoi ‘Hava (Ève) donna à son mari Adam du fruit défendu de l’Arbre de la Connaissance, après en avoir elle-même consommé, et après avoir été prévenue que celui qui en mangerait mourrait. Elle s'est dit : « Peut-être vais-je mourir maintenant, et le Saint béni soit-Il créera-t-Il une autre femme pour la donner à Adam. Je vais donc l'inciter à en manger avec moi. Si nous mourons, eh bien nous mourrons tous les deux ! Et si nous vivons, nous vivrons tous deux ! » C'est ainsi qu'elle prit un fruit de l'arbre et le donna à son époux. » (Cf. l'explication de Rachi sur Béréchit 3, 6 ; *Chla I* page 15 citant le *Bahir*.)

Cet état d'esprit « associatif » dont la femme est dotée se manifeste également dans le fait qu'elle parle généralement plus que son conjoint (*Kidouchin* 49b), ce qui est en soi plus adapté au principe propre du mariage que la propension des hommes au silence. La race humaine n'est-elle pas la seule appelée et définie comme « parlante », d'après ce pouvoir de parole offert aux hommes par le Créateur ? À l'inverse, lorsque des personnes s'entêtent dans un différend, on dit d'elles qu'elles « ne se parlent plus », ce qui marque leur distanciation affective. La Torah elle-même précise que quand

les hommes se sont unis pour construire la tour de Babel, le Saint béni soit-il brouilla leur langage, afin de les diviser.

Autrement dit, la parole relie ceux qui la développent entre eux. Aussi la femme ne parle-t-elle pas seulement parce qu'elle a « besoin de parler », mais surtout parce que « le besoin de parler » est ancré dans sa personnalité afin de renforcer la soudure familiale (cf. notre article intitulé : Le dialogue conjugal).

La « permanente » et le « bénévole »

Dotée d'une mentalité « associative », la femme perçoit le travail qu'elle fournit en faveur de sa famille comme quelque chose qui va de soi, comme l'accomplissement d'un devoir. À l'inverse, son époux est loin de considérer comme naturels les efforts qu'il déploie au foyer. Il se considère plutôt comme un « bénévole » au sein de son foyer. Quand une femme sort de son travail, et qu'on lui pose la question : « Où allez-vous ? », elle répond sans hésiter : « À la maison ! » Par ces mots, elle ne désigne pas seulement sa destination ; elle veut parler également et surtout de la poursuite de ses responsabilités domestiques, de son deuxième « emploi », voire du troisième et même du quatrième... En revanche, si l'on demande à un mari qui quitte son travail : « Où allez-vous ? », et qu'il rétorque : « À la maison », il veut dire le plus souvent : « Je vais me reposer ». D'ailleurs si de retour chez lui, on lui demande d'effectuer quelque chose, il bougonnera qu'on empiète « sur sa sieste ! » même s'il s'exécute. Intellectuellement il sait pertinemment que le fait d'être marié lui confère des responsabilités au niveau de l'entretien et de la bonne marche de la maison ; mais au niveau de ses sentiments, cette perception ne s'impose pas aussi puissamment et inévitablement que dans l'esprit de sa femme.

De ces états d'esprit divergents entre mari et femme émanent des façons de s'exprimer différentes. S'il achète quelque objet destiné à la famille, il n'est pas rare d'entendre le mari annoncer à son épouse,

avec beaucoup de bienveillance : « Je t'ai apporté... » ou « je t'ai acheté... », ou encore « je t'ai fait... » Par de telles déclarations, il cherche à souligner sa bonté de cœur et prouver ses aptitudes. Car à ses yeux, il « prodigue » à sa conjointe quelque chose qu'il n'avait aucune obligation de donner, puisqu'il se considère comme un « volontaire ». Mais alors sa femme, qui exècre de telles déclarations, risque de réagir vivement : « Pourquoi dis-tu : ‘Je t'ai apporté (acheté ou fait) ?’ N'est-ce pas destiné à la famille, dont tu fais partie ?! N'est-ce pas pour toi ? Pour tes enfants ? Pour ta femme ? » Cette vive réaction, montre que les propos de son époux l'irritent parce qu'elle y perçoit un manque de « connexion » envers elle-même et envers sa famille.

C'est que la femme se sent liée à son foyer et à sa famille par d'innombrables devoirs. Celle qui est « contrainte » de s'occuper de son foyer lui est de fait profondément attachée. Elle éprouve ainsi un sentiment de devoir envers le mariage en général, et envers son mari en particulier. C'est la raison pour laquelle elle attend de son conjoint qu'il se sente, lui aussi, « obligé » envers la famille et profondément lié à celle-ci. Mais contrairement à ses attentes, son époux se ressent « bénévole », et n'éprouve apparemment pas le même lien profond qu'elle. Un « bénévole » qui intervient sur la base du « volontariat » peut certes agir avec enthousiasme et bonne volonté, mais il n'est pas nécessairement attaché au destinataire de ses « libéralités ». Il œuvre à sa guise, agissant pour l'autre quand il le veut bien, et s'arrêtant dès qu'il le désire. Voilà pourquoi le mari n'est pas « associé » ni « connecté » à sa famille au sens où l'entend son épouse. Et comme cette dernière a du mal à accepter son attitude de « bénévole », elle réagit par des déclarations destinées à lui faire entendre : « Tu agis au profit de la famille, envers laquelle tu es tout autant astreint que moi ! »

Le *Maharal* utilise l'image du « volontaire » et du « bénévole » afin d'expliquer pourquoi le Saint béni soit-Il a renversé la montagne [du Sinaï] comme une marmite sur les têtes des enfants d'Israël alors qu'ils acceptaient la Torah de plein gré (Rachi) tout en déclarant :

« Nous ferons et nous comprendrons » (*Chémot* 24, 7). À première vue, que peut-il y avoir de mieux qu'une nation entière acceptant la Torah de son plein gré ? Un acte réalisé volontairement exprime un amour profond, alors que, le plus souvent, celui effectué sous la contrainte peut même s'accompagner d'une certaine amertume... Le *Maharal* explique que l'acte réalisé bénévolement comme celui effectué par astreinte présentent tous deux un avantage (*Gour Arié* sur *Chémot* 19, 17). Mais faire quelque chose par contrainte revient à s'y attacher au plus haut point, à la différence de ce que l'homme accomplit volontairement. C'est donc parce qu'Il voulait susciter un attachement complet et indéfectible entre Israël et la Torah que le Saint bénî soit-Il a « renversé sur leurs têtes la montagne comme une marmite.

La tendance intime de la femme à se lier se remarque également lorsqu'elle doit quitter un lieu ou prendre congé d'une personne. Prenons l'exemple d'une soirée de mariage. A un moment donné, Madame attire l'attention de Monsieur sur le fait qu'il est temps de rentrer. Ils décident de quitter les lieux sans tarder. Assez rapidement, le mari attend à la sortie que sa femme le rejoigne. Mais celle-ci tarde... En fait, elle est en train de faire ses adieux à l'une et à l'autre de ses amies, prend congé d'elles à de multiples reprises, les embrasse à nouveau, puis les resalue de la main. Quand enfin elle arrive à la sortie de la salle, si son mari lui demande pourquoi elle a mis autant de temps, elle répondra : « Je n'allais quand même pas partir sans dire au revoir à mes amies ! ». Et lui de conclure généralement : « Mais pourquoi faut-il se dire au revoir ? On s'en va, et c'est tout ! » Ces dissemblances de comportement émanent précisément des difficultés que ressent une femme dans un processus de séparation. Alors que son mari, privé de cette propension à se lier, est capable de quitter les réjouissances sur-le-champ, sans saluer personne...

Cette différence entre les conjoints se fait jour dans une autre activité, fréquemment génératrice de difficultés dans le couple. La femme éprouve souvent le besoin de décrire à son mari les difficultés qu'elle rencontre dans tous les domaines, et ce par le

menu. À l'inverse, il est très rare que le mari fasse part à son épouse des obstacles rencontrés dans ses propres activités. Cela vient du fait que son esprit d'« association » est nettement moins développé que celui de sa femme.

Il y a lieu de préciser que plus une femme se sent liée à son époux, plus elle tend à lui faire partager ses difficultés et à lui décrire ses problèmes, et vice-versa. Nombreuses sont les femmes à déclarer qu'elles éprouvent un sentiment d'attachement et d'amour plus profond lorsqu'elles livrent à leurs maris le récit détaillé de leur infortune. C'est pourquoi il est bon que l'époux comprenne ce phénomène, et qu'il n'imagine pas par erreur que les récits de sa femme traduisent son égocentrisme, qu'elle ne pense qu'à elle et à ses problèmes au lieu de le prendre, lui, en considération. Comme s'il n'avait pas ses propres problèmes...

La femme évoquant ainsi ses problèmes parce qu'elle se sent profondément attachée à son mari, elle risque de se sentir blessée si ne lui fait pas partager ses soucis. Dans son esprit, cela signifie qu'il ne l'aime pas assez et ne lui fait pas confiance, alors que son époux est convaincu qu'en l'épargnant de ses soucis, il lui témoigne combien il l'aime et combien il souhaite préserver sa sérénité. Il ne veut pas l'inquiéter, ni l'attrister, et ce justement parce qu'il la considère comme sa fidèle associée pour la vie !

Ce qui incite la femme à raconter

De part sa structure mentale et affective dite « associative » et spécifiquement féminine, une épouse fera souvent à son mari des comptes rendus détaillés accompagnés de moult détails qui font véritablement revivre l'évènement. Elle conservera en mémoire les expériences émotionnelles, heureuses ou problématiques, qu'elle a vécues dans la journée. Elle pourra ainsi vouloir partager une remarque intelligente de leur petite fille. Et comme elle est naturellement portée à l'associer à ses événements quotidiens, elle

éprouve un vif besoin de lui relater cette histoire quand il rentre le soir. La voilà qui rafraîchit le dialogue qu'elle a eu avec la fillette en y joignant une description de l'émotion qu'elle a ressentie quand la petite s'est exprimée.

De la même manière, s'il s'est produit quelque chose qui l'a affectée, physiquement ou moralement, et qu'elle l'a supportée seule, en l'absence de son conjoint, elle a grandement besoin de lui en faire part car elle a besoin de l'associer à tout ce qu'elle vit. Elle a donc tendance à « animer » sa description, comme si ce qu'elle racontait était en train de se produire. Elle prendra une mine contrite, posera sa main à l'endroit où elle a subi le coup, ou sur son cœur si elle décrit une émotion. Si son conjoint l'écoute avec compassion, elle va « réintroduire » le souvenir de cette expérience dans sa mémoire, mais cette fois en l'y consignant comme si elle l'avait vécue *avec* son mari, ce qui lui rend la peine bien plus légère et facile à supporter.

Autre exemple soulignant cette différence entre l'homme et la femme : quand, lors d'une conférence, une femme entend une explication ou un récit dont il y a lieu de s'étonner, ou la description d'un comportement auquel elle s'identifie, elle tournera son visage vers sa voisine et, d'un hochement de tête, toutes deux se signifient mutuellement leur assentiment aux propos de l'orateur. Cette réaction se rencontre beaucoup moins souvent dans les auditoires masculins.

Un autre aspect de cette dissemblance apparaît dans l'exemple suivant : Ra'hel a reçu un tableau qu'elle trouve très beau mais elle ne sait sur quel mur de la maison le fixer... Elle décide finalement que ce sera sur le mur de l'entrée et pose le tableau au pied de ce mur en attendant que son mari l'y accroche. Lorsque son époux rentre à la maison, elle lui montre le tableau qu'il admire avec enthousiasme. C'est alors que, regardant la place qu'elle avait jugée la plus adéquate pour y accrocher le tableau, elle demande à son époux : « Où penses-tu qu'il faudrait le fixer ? » Le mari passe en revue les murs de la pièce, et finit par en désigner un, qui en l'occurrence n'est pas le même que celui qu'elle avait choisi. Dès qu'il a formulé son

opinion, sa femme lui rétorque : « Ah non ! pas ici à gauche, mais là, à droite ! » À ces mots, l'époux, désappointé, ne peut s'empêcher de réagir : « Dans ces conditions, pourquoi me demandes-tu mon avis ?! »

Analysons les frustrations ressenties dans cette circonstance par chacun des conjoints. Dotée d'un esprit de « collaboration », la femme pose à son « associé » des questions dont elle connaît la réponse. En fait, elle lui demande conseil pour des choses qu'elle a déjà décidées ; simplement, il lui paraît incongru de réaliser quelque chose sans avoir recueilli l'accord de son « associé ». De son côté, le mari ne pose des questions que lorsqu'il a réellement besoin d'une réponse, et non sur des points pour lesquels il a déjà une position tranchée. Ainsi, lorsque sa femme requiert son avis, le mari pense qu'elle n'a pas de réponse à sa question. Sinon pourquoi aurait-elle posé la question ? Il ne lui vient pas à l'esprit qu'elle s'est déjà forgé une opinion précise sur le sujet. Voilà pourquoi il est si surpris de découvrir qu'elle avait déjà une réponse, laquelle en outre se révèle contraire à la sienne. C'est la raison pour laquelle de nombreux hommes développent le syndrome : « Ma femme dira toujours le contraire de ce que je pense... » alors que ce n'est pas du tout l'intention de leur épouse.

Le mari pragmatique

Doté d'une structure psychologique à dominante pratique, et d'un fort sentiment de responsabilité vis-à-vis de sa femme et de sa famille, le mari perçoit les paroles émises par sa conjointe comme une invitation à agir et à intervenir, et non comme une simple narration. Aussi lorsque son épouse lui raconte quelque chose, ne saisit-il pas que ce récit est exclusivement destiné à lui faire partager son expérience vécue. Il est persuadé qu'elle recherche son aide. C'est pourquoi, aussitôt qu'elle entame son exposé, il tente de deviner ce qu'elle va lui demander de faire. Le voici qui interrompt son épouse et déclare carrément : « En bref, que veux-tu que je fasse ? » Or une

telle réaction blesse profondément les sentiments de sa conjointe qui veut juste l'associer à ce qu'elle a vécu : ce qui l'offense, ce n'est pas seulement le fait qu'il l'a interrompue au milieu de sa narration, mais aussi et surtout le sentiment d'avoir un mari qui ne la comprend absolument pas.

Cette situation se fait jour dans l'exemple suivant : tard dans la soirée, une femme entame une conversation avec son conjoint par les mots : « Sais-tu ce qui m'est arrivé aujourd'hui ? » Avec son angle de vue pragmatique, l'homme est sûr qu'elle va lui parler d'un problème à résoudre. Et son esprit se met aussitôt à passer en revue toutes les éventualités pour lesquelles sa femme aurait besoin d'une solution. N'y a-t-il plus de pain ou de lait à la maison pour les repas des enfants à l'école ? La machine à laver est-elle tombée en panne ? Et la femme de poursuivre son récit : « Je voulais faire une machine... »

À ces mots, il se dit qu'elle a besoin de son aide pour le lave-linge. Le voici alors qui envisage déjà plusieurs possibilités : le couvercle de la machine ne s'ouvre plus, le tambour est bloqué, l'essorage ne s'écoule plus normalement, il n'y a plus de poudre à laver... L'épouse continue : « Je me suis rendu compte qu'il n'y avait plus de lessive... » À ce stade de la description, il pense que son épouse le prépare psychologiquement au fait d'aller acheter de la poudre à laver à l'épicerie du quartier ouverte en nocturne. « Sinon, pourquoi me raconterait-elle cette histoire à une heure pareille ? » se dit-il... Mais quel n'est pas son étonnement d'entendre qu'elle s'est elle-même rendue dans la supérette en question... « Ah bon ! se dit-il maintenant... Elle n'a pas besoin que j'y aille... Mais alors, pourquoi me raconte-t-elle tout ça ? » Du coup, il se dit : « Apparemment, elle n'a pas trouvé la poudre, et elle va donc me demander d'y aller à mon tour... » Et sa femme de raconter qu'une fois arrivée dans le magasin, elle s'est dirigée vers le rayon des produits d'entretien, où elle a constaté que sa lessive de prédilection manquait. Ici, le mari se renforce dans sa conviction qu'il va devoir aller acheter un paquet

de cette fameuse lessive... Mais Madame continue : à son grand regret, il n'y avait apparemment plus de poudre. La commerçante lui a alors montré qu'elle était rangée derrière les grands barils d'eau de Javel... Le mari est alors désemparé : « Dans ces conditions, tu n'as pas besoin que j'aille en acheter, et je peux enfin aller dormir. Pourquoi alors toute cette émotion pour me raconter ton histoire de lessive si je n'ai pas besoin d'en ramener ?! Pourquoi un récit si détaillé ? »

Comme nous l'avons dit, une telle conversation est très révélatrice du fait que les difficultés entre époux n'émanent généralement pas de leurs mauvaises dispositions, mais de leur état d'esprit différent, dont ils ne sont pas conscients.

Ces différences apparaissent également dans les réactions respectives après que l'un ait vexé l'autre. Quand le mari est froissé suite à des propos de son épouse, il s'enferme dans sa chambre ou en lui-même, pensant qu'il est légitime d'interrompre toutes ses activités domestiques courantes. En effet, lui qui se sent chez lui comme un « bénévole » réagit en suspendant toute sa contribution en faveur de la maisonnée, jusqu'à ce qu'il soit apaisé et réconcilié... La femme, de son côté, peut être blessée affectivement, et même beaucoup plus profondément que son époux, mais cela ne l'empêchera pas de poursuivre ses tâches domestiques habituelles car elle les considère comme relevant de son obligation. Or une offense ou une blessure affective ne justifient la suspension de son devoir.

Cette différence est perceptible dès le stade de la polémique. Plus la femme est en colère contre son mari, plus elle en vient à employer des mots durs, à réagir violemment, à hausser la voix. Le mari, dans cette situation, est plus enclin à se détacher et à garder le silence, à quitter la pièce, voire à sortir prendre l'air. Son silence en pleine dispute ou son départ de la chambre sont des actes qui abrogent et annulent leur « association » et constituent des comportements totalement inappropriés. Ils ne font qu'amplifier le courroux de l'épouse, alors que dans un tel moment, elle a besoin de sentir plus intensément leur

« association » et la complicité censée les unir. Pourtant, de son côté, il est sûr d'adopter la bonne réaction en s'éclipsant momentanément afin d'atténuer la tension qui règne dans la maison.

La *Guémara* (*Nida* 31b) souligne le fait que l'homme se laisse plus facilement apaiser que la femme, et explique que cette différence de rythme émane de leur origine : le premier homme a été créé à partir de la poussière de la terre, laquelle, si on y verse de l'eau, devient très molle et malléable. De son côté, ‘Hava fut formée à partir de la chair et des os d'Adam. Or comme chacun sait, il faut une longue cuisson pour ramollir de la viande et rendre des os comestibles ! « Pourquoi l'homme se laisse-t-il réconcilier, et non la femme ? Chacun [peut être apaisé] en fonction de l'endroit d'où il provient. » [Rachi : « La terre et la poussière friable s'amollissent facilement, ce qui n'est pas le cas de la chair et des os. »]

Si nous observons le comportement de l'homme et de la femme après qu'ils se soient mutuellement vexés, nous constatons pourtant que l'épouse se laisse plus rapidement apaiser. Ce qui lui prend considérablement plus de temps, c'est de changer sa conduite, de rendre l'ambiance hostile à nouveau amicale et bienveillante. De son côté, alors qu'il ressasse plus longuement son ressentiment intérieur, le mari est capable de se comporter amicalement, même si intérieurement il est encore très courroucé.

❖

Cet état d'esprit féminin « associatif » profite grandement à la vie conjugale. Mais il provoque parfois aussi d'incompréhensibles frictions. De nombreux maris ont l'impression que leur femme ne retient pas sa langue alors qu'eux-mêmes se retiennent de parler quand ils ont un reproche à formuler. Car les hommes se perçoivent généralement comme les garants de l'harmonie conjugale.

À la lumière de ce qui précède, nous comprenons mieux pourquoi il en est ainsi. Dotée de cette mentalité d'« association » et de « collaboration », la femme éprouve naturellement le besoin de

faire partager ses sentiments à son conjoint, même si ce n'est pas agréable à entendre. Les difficultés éprouvées par le mari à écouter lui paraissent injustifiées au regard de l'importance du soutien qu'elle en attend. Sur ce point, le mari doit comprendre que les critiques émises par sa femme ne sont pas destinées à lui imputer tout ce qu'elle subit. Même si elle donne une impression d'hostilité, et bien que son visage paraisse exprimer de la colère ou de la tristesse, elle ne chercher qu'à partager avec lui les pensées qui traversent son esprit. À l'inverse, lorsque le mari formule une critique sur ce qu'a fait son épouse, il ne cherche presque jamais à la faire participer à ce qu'il pense ou ressent, il veut juste souligner ce qu'elle a « mal fait ».

Cette différence est mise en lumière dans l'exemple suivant. Parfois, après s'être cogné contre un objet, l'enfant court chez sa mère, se colle à elle et lui donne même une petite tape, comme s'il la frappait. Pense-t-il que sa mère est responsable de cette douleur comme de tout ce qui lui arrive ? La réponse est que l'enfant voit sa mère comme « responsable », et non comme « coupable ». De la même façon, le mari apparaît aux yeux de sa femme comme « responsable » et non « coupable ».

Autrement dit, dans ses sentiments et en son for intérieur, elle perçoit le lien qui la rattache à son conjoint comme celui unissant l'enfant à sa mère. D'un point de vue affectif, son mari est à ses yeux celui qui tient les rênes de la famille et dirige la maison par son intermédiaire. Or un directeur endosse la responsabilité de tout ce qui se produit dans son entreprise, même s'il n'est pas personnellement impliqué. Voilà pourquoi la femme se tourne vers son conjoint et lui raconte les moindres incidents. Ce n'est pas seulement sa façon de s'exprimer qui renforce son époux dans sa vision erronée qu'elle l'« accuse ». Cela est également dû au fait que le Saint bénit soit-Il a créé chez lui un trouble dès que les choses ne vont pas bien pour sa conjointe. Voilà pourquoi, dès l'instant où elle lui fait part d'une insatisfaction ou d'une frustration, il commence à se sentir mal à l'aise, et traduit cette narration comme une « accusation » portée

à son encontre. Dans l'article intitulé : Besoins « masculins » et besoins « féminins », nous développerons plus amplement ce point et les facteurs de ce malaise.

Les arguments qu'une femme emploie à l'adresse de son mari – y compris sa critique apparente – ne constituent pas des armes dirigées « contre » lui, mais bien plus une façon de se libérer de ses tensions. Elle s'affranchit de ce qui l'opresse en le lui livrant. Elle cherche juste à exprimer : « Cela m'est difficile ! » Dans cette situation, inutile que le mari cherche à lui prouver qu'il n'est ni blâmable, ni coupable de quoi que ce soit, car elle n'est pas en train de l'accuser ! Le mieux qu'il puisse faire dans ces circonstances est de lui adresser des paroles apaisantes, montrant qu'il est conscient des difficultés qu'elle endure.

De son côté, la femme doit comprendre que son mari perçoit ses remarques et le ton sur lequel elle les émet comme des critiques dirigées à son encontre. C'est pourquoi il risque fort d'en être blessé et de s'éloigner progressivement d'elle, tout au moins sur le plan affectif.

Cette description du mécanisme émotionnel peut sembler inadaptée à notre génération. Nous vivons dans une époque d'« égalité des sexes » et il est à présumer que celle-ci ira en grandissant. Mais cette égalité technique et pratique selon laquelle hommes et femmes répartissent dûment leurs fonctions n'a rien à voir avec la dissemblance de leur fonctionnement affectif qui, elle, ne se réduira probablement jamais !

Malgré tous les « atouts » matrimoniaux que présente le fonctionnement affectif d'une femme, certaines de ses conduites « connectives » ont des conséquences négatives, sans qu'elle le veuille. Lorsqu'un mari, de retour à la maison, annonce qu'il a mal à la tête », il n'est pas rare que son épouse lui réplique : « Moi aussi, j'ai mal au pied ! » En réalité, elle réagit ainsi en tant qu'« associée » à la douleur de son époux, comme pour lui dire : « Toi, tu as mal

à la tête, et moi au pied. » Il est évident qu'elle commet par là même une erreur, son époux a besoin à ce moment précis d'une attention focalisée sur sa seule personne, sans qu'elle y ajoute ses commentaires. Or le voilà qui se dit : « Pour une fois que c'est moi qui ne me sens pas bien... Faut-il vraiment que tu m'annonces au même moment que ton pied te fait souffrir ?! » Pourtant la femme n'imagine pas un instant que sa réponse puisse être frustrante. Il ne lui vient pas à l'esprit que sa réaction « associative » puisse contenir un élément indésirable et déplacé.

Le mari et l'économie familiale

Nous avons signalé plus haut l'avantage que détient la femme sur de nombreux points spécifiques à la vie conjugale. Notons toutefois que l'homme possède également un atout: le fait qu'il assume la responsabilité de la subsistance économique de la famille, et surtout, qu'il s'inquiète à l'idée qu'elle vienne à manquer.

Avant de poursuivre ce sujet, je tiens à préciser que ce développement ne traite pas de la question « Qui, du mari ou de la femme, travaille le plus dur pour subvenir aux besoins de la famille ? » Pas plus qu'il n'est consacré au sujet « Lequel des époux est-il censé apporter le plus d'argent à la maison ? » Il est clair, aujourd'hui, que les femmes participent activement à l'entretien économique de la famille, en particulier dans le milieu de stricte observance, où elles choisissent souvent d'assumer quasiment seules le joug de la subsistance parce qu'elles veulent que leur conjoint se consacre uniquement à l'étude de la Torah. Dans de très nombreux cas, même lorsque la situation économique pèse lourdement sur le foyer et que l'époux veut arrêter d'étudier pour contribuer à la subsistance de la famille, la femme s'y oppose, en dépit des multiples tâches auxquelles elle a à faire face. Ce chapitre traite des aspects « affectifs » de l'association financière et économique des époux, et non de ses aspects techniques, dans lesquels la plupart des femmes se distinguent.

La grande majorité des maris sont préoccupés par leur aptitude à subvenir aux besoins de leur famille. Ce souci, voire cette angoisse, est généralement moins intense chez la femme. Si l'annonce d'un licenciement est toujours inquiétante, nous voyons clairement qu'elle est beaucoup plus pénible pour un mari, surtout lorsqu'il n'a pas d'autre source de revenu. À la différence des travaux domestiques qu'il accomplit occasionnellement avec un sentiment de bénévolat, il considère le fait d'assurer la subsistance de sa famille comme son devoir « naturel ».

Le fait qu'il perçoive l'entretien économique de son foyer comme une obligation « logique » et évidente engendre plusieurs effets. Autrefois, il n'était pas rare d'entendre un mari déclarer à son épouse : « L'argent m'appartient ». Suite aux évolutions de mentalité qui se sont produits dans la société occidentale, nous entendons de moins en moins d'hommes tenir de tels propos. En revanche, il est de plus en plus courant d'entendre une épouse expliquer : « C'est avec mon argent que nous avons acquis ceci »... « Avec ce que j'ai gagné »... « Avec ce que mes parents m'ont donné... » Il va sans dire que ces mots blessent profondément le mari.

De nombreuses femmes ont le sentiment que leurs conjoints ne leur font pas confiance pour les questions d'argent, ou bien les trouve « radins ». Pour preuve le fait qu'ils leur demandent, après l'achat de produits pour la maison : « Combien cela a-t-il coûté ? » : « À quoi cela sert-il ? » : « Un enfant ne peut-il pas mettre les chaussures de son aîné, qui sont en bon état et à sa taille ? » De telles questions, même si elles peuvent blesser les sentiments de sa femme, ne traduisent aucunement de sa part de la mesquinerie. Elles sont dues à deux raisons :

- 1.** Il ignore les prix des articles en question.
- 2.** Il est inquiet de devoir faire face aux exigences budgétaires de la famille. Il se trouve donc en état de tension, d'où ses questions.

Cette préoccupation plus intense pour l'entretien de la famille ne résulte pas d'aptitudes positives acquises au fil d'un travail sur lui-même. Tout comme, d'ailleurs, les « prérogatives » dont sa femme est dotée ne procèdent pas de qualités qu'elle s'est attachée à acquérir. Il s'agit bel et bien de présents dont le Saint béni soit-Il a gratifiés chacun des sexes.

Conclusion

Chacun des époux est censé s'amender en acquérant les qualités qui lui manquent ou en améliorant ses défauts, et adopter un comportement apte à fondre un foyer solide, au sein duquel rayonne la présence du Créateur.

Il faut qu'ils comprennent que leurs conduites « discordantes » sont le produit d'un état d'esprit et d'une structure psychologique spécifiques à chacun des deux sexes. Le fait d'intérioriser ce postulat atténuerà chez la femme le sentiment que son mari ne la considère pas comme il se doit et n'est pas attaché à elle. Dès lors, elle comprendra que le problème ne se situe pas dans la relation qu'il entretient avec elle, mais bien plus dans sa psychologie masculine. Quant au mari, il doit être conscient qu'il manque naturellement de sentiments d'« association », et qu'il lui incombe d'améliorer le faible potentiel dont il a été doté afin de développer un réseau relationnel positif.



Chapitre 4 :

Besoins « masculins » et besoins « féminins »

Agrément et solitude propres au mariage

Besoins connectifs

Besoins « masculins » ou « féminins »

Besoins masculins

L'inquiétude

Le besoin masculin le plus puissant

Besoins féminins

Acquiescement, et surtout reconnaissance des difficultés

Amour et pitié

Besoins opposés

Incompréhension

Le «merci» – un besoin masculin

Barrage affectif empêchant la femme de dire merci

Qui doit aller vers qui ?

Solliciter de l'aide



